

LE MONDE ILLUSTRE

NUMERO DE SPORT

ALBUM UNIVERSEL

18^e ANNEE—N^o 13

MONTREAL, 26 JUILLET 1902

40 PAGES, 5c. le Numéro



HERCULE TUANT L'HYDRE DE LERNE

Groupe de marbre exécuté d'après le tableau du Guide, au Louvre

ALBUM UNIVERSEL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

HONNEUR AU SPORT

Ce numéro de l'«Album Universel», presque exclusivement consacré au sport, à l'occasion de la grande rencontre pugilistique de vendredi, le 25, fera peut-être hausser les épaules à toute une partie de notre population, qui croit le devoir civique bien rempli lorsque, la journée faite, elle s'endort sur la dernière poésie ou se délecte dans les jouissances intellectuelles les plus à la mode. Et cependant, c'est à cette classe particulière que nous nous adressons dans le moment ; c'est à elle que nous voulons faire l'école, école tout aussi patriotique, tout aussi féconde en bons résultats pour la nation, que celle de l'abécédaire.

À l'heure où l'on discute tant sur l'épargne du capital humain, sur les moyens de le maintenir et de le faire fructifier, il est nécessaire de chercher à connaître ce qu'on peut obtenir de la Nature même pour le développement normal de l'homme lorsqu'on obéit à ses lois les plus simples.

À ce point de vue, nous venons de traverser une longue et funeste période ; par suite d'une compréhension singulière de l'éducation, le collège a fait office de prison, où trop longtemps furent incarcérées et comprimées les forces vitales de la première jeunesse ; avec cela, l'hygiène, restée totalement méconnue, la vie intensive dans les grandes agglomérations, les progrès de l'alcoolisme, menacent de nous donner des générations décadentes au point de vue physique.

Ne devons-nous pas essayer de relever le niveau physique de la nation, comme on tente présentement de réhausser son niveau intellectuel ? Et alors qu'on améliore avec des soins infinis les races chevaline et bovine, que la perfection des espèces animales diverses est l'objet de toutes les sollicitudes, l'«Album Universel» pousse le cri d'alarme en faveur de l'homme déclin.

C'est vous, mères de familles, que nous voudrions tout particulièrement voir comprendre qu'une intelligence sans le piédestal de la vigueur corporelle normale, n'est qu'un édifice vital bien fragile. «Mens sana in corpore sano», disaient très justement les Anciens : il n'est pas inutile de le répéter sans cesse.

Par la culture du sport, dans la bonne acception du mot, l'homme, au lieu de multiplier en soi les sources de la douleur due à une faiblesse consentie et déprimante, sentira naître toutes les énergies de la vie, monter toutes les sèves généreuses, et prêt à saisir tous les bonheurs de l'existence, il se préparera des triomphes pris dans le sentiment de la perfection de son humanité agrandie.

Honneur au sport ! Les brutalités qu'il peut occasionner sont largement compensées par les trésors de force, de beauté plastique et d'intelligence qu'il déverse à pleines mains.

C'est l'espoir des races !

Canadiens, jetons-nous au sport !

L'ATHLÉTISME

De toutes les œuvres artistiques susceptibles d'illustrer la force et d'en grandir la conception dans l'esprit de l'humanité, nulle, à notre avis, n'est mieux faite que celle donnée au frontispice de notre numéro de ce jour. C'est la reproduction en marbre du fameux tableau du Guide, au Musée du Louvre, «Hercule tuant l'Hydre de Lerne».

Suivant la mythologie, l'Hydre de Lerne était un monstre à sept têtes, qui désolait le Péloponèse ; son extermination compte parmi les douze travaux d'Hercule. C'est pour avoir employé sa force à des œuvres aussi utiles à l'humanité que le

fils de Jupiter et d'Alcmène fut mis au nombre des demi-dieux, et c'est en s'inspirant de son exemple, à cet égard, que les adeptes de l'athlétisme se recommanderont auprès des esprits cultivés.

Que d'hydres encore à détruire dans le monde : hydres du fanatisme, de la chicane, des factions, des passions dégradantes, etc. !

L'Athlétisme vraiment digne de ce nom est d'ordre intellectuel autant que physique. C'est le développement, chez ses adeptes, de la santé, de la force, de l'endurance, de l'énergie, de la confiance en soi-même, de l'initiative, de la combativité et de cet ensemble de qualités viriles qui font les races supérieures. Vive l'Athlétisme !

UN GRAND PROJET

Il suffirait, à la rigueur, d'un simple coup d'œil sur la page 309 pour comprendre en quoi consiste le grand projet de l'«Album Universel», cette semaine. Quelques explications ne sont pas de trop, toutefois, pour en faire saisir toute la portée.

Les gymnases ou palestres étaient dans l'antiquité des édifices publics où la jeunesse était formée à une des principales branches de son éducation, celle qui avait pour but le développement des forces physiques par la pratique des exercices gymnastiques. Presque toutes les villes de la Grèce avaient un établissement de ce genre. Athènes en possédait trois.

Ces gymnases occupaient un terrain plan, uni, clos, de murs et divisé en plusieurs cours, affectées chacune à un jeu spécial. Lorsque l'architecture eut atteint son apogée dans la Hellade, les gymnases acquirent une importance considérable, et on déploya un grand luxe dans leur ornementation. On les entourait de portiques et ils enserrèrent un stade pour la course ; des espaces où la jeunesse s'exerçait à la lutte, au saut et aux autres jeux, des bains froids et des thermes. On y éleva des autels et des statues à diverses divinités, et des monuments en l'honneur des héros et des citoyens illustres. Enfin, très souvent, ils étaient décorés de peintures historiques.

Les gymnases, avons-nous dit, étaient affectés à cette branche de l'éducation qui a pour but le développement des forces physiques chez l'homme. La définition n'était peut-être pas absolument exacte. La gymnastique, en effet (science des gymnases), est, selon le colonel Amoros, fondateur d'un système de gymnastique militaire qui a rallié de nombreux partisans, la science raisonnée de nos mouvements, de leurs rapports avec nos sens, notre intelligence, nos sentiments, nos moeurs, et le développement de toutes nos facultés. Elle embrasse la pratique de tous les exercices qui tendent à rendre l'homme plus courageux, plus intrépide, plus intelligent, plus sensible, plus fort, plus industrieux, plus adroit, plus véloc, plus souple, plus agile, et qui le disposent à résister aux intempéries des saisons, aux variations des climats, à supporter les privations et les contrariétés de la vie, à vaincre les difficultés, à triompher des dangers et des obstacles, à rendre enfin des services signalés à l'État et à l'humanité.

La bienfaisance et l'utilité commune sont le but principal de la gymnastique ; la pratique de toutes les vertus sociales, des sacrifices les plus difficiles et les plus généreux sont ses moyens ; et la santé, le prolongement de la vie, l'amélioration de l'espèce humaine, l'augmentation de la force et de la richesse individuelle et publique sont ses résultats positifs.

Nos gymnases modernes, s'ils ont le même objectif qu'autrefois, ne ressemblent guère à ceux des anciens, soit sous le rapport de la disposition, soit sous le rapport des exercices auxquels on s'y livre. Ils ne sont décorés d'aucun ornement ; un espace plus ou moins vaste, couvert à la manière d'un hangar, en forme toute l'architecture ; souvent même ils sont établis dans une cour, en plein air. Comme ameublement, ils ne contiennent que les appareils indispensables, tels que des haltères, un tremplin, un cheval de bois monté sur des pieds en forme de tréteaux et mobile sur ces pieds, afin qu'on puisse lui donner une hauteur plus ou moins grande ; des trapèzes parallèles avec cordes et anneaux en fer ; échelles de cordes et cordes unies et à noeuds, pendues à de solides crochets ; une échelle en bois au moins et une forte planche fixée

solidement au mur, afin d'exécuter l'exercice nommé le rétablissement, qui s'opère aussi sur le trapeze, etc., etc.

Or, pour simples que soient nos gymnases modernes, on n'en compte guère à Montréal, et c'est probablement ce qui a inspiré à son auteur (un anonyme encore), ce grand projet illustré à la page 309.

«Demandez donc, nous dit-il dans sa lettre d'envoi, demandez donc aux autorités militaires d'installer dans la salle d'exercices militaires de la rue Craig (Drill Shed), les appareils nécessaires à l'entraînement gymnastique. À l'aide de simples cordes, ces appareils pourraient être élevés à une vingtaine de pieds en l'air, de manière à ne pas nuire aux soldats dans leurs exercices militaires proprement dits. Finis, les exercices militaires, les parades, les mouvements de compagnie ou de bataillon, commenceraient les exercices de gymnastique, tous d'initiative individuelle. Quel beau gymnase ce serait pour notre jeunesse, et quelle puissante impulsion il imprimerait à l'entraînement athlétique !»

Nous nous faisons un devoir d'appuyer auprès des autorités militaires de Montréal la demande de notre correspondant anonyme. C'est le grand projet qu'il nous a communiqué.

LE COIN DU PHOTOGRAPHE-AMATEUR

2^{me} ARTICLE

Nous continuerons notre petite causerie hebdomadaire sur l'art pratique de la photographie.

Quel est le meilleur Camera ? Si vous n'avez pas d'expérience, permettez-moi de vous donner mon opinion :

D'abord, la grandeur. Je crois que le 4 x 5 est l'idéal par excellence, pour une infinité de raisons. Les plaques ne coûtent pas cher ; son poids et son volume ne sont pas encombrants ; d'un format élégant et correspondant à tous les agrandissements, il se prête à tout.

Le 5 x 7 est certainement magnifique ; grand nombre d'amateurs ont échangé, ces dernières années, des 4 x 5 pour des 5 x 7, mais plus d'un a, comme votre serviteur, retourné au plus petit, après avoir goûté les deux.

En Europe, on dépasse rarement 3¼ x 4½, pour le voyage. Je dois ajouter que là-bas, on agrandit presque toujours, et je ne vois pas pourquoi nous ne ferions pas comme eux. Il n'y a aucun mal à imiter ceux qui sont plus savants que nous. Je reviendrai longuement sur ce chapitre-là, plus tard. En effet, si vous pouvez vous payer le luxe d'un 5 x 7, pourquoi ne pas opter pour un bon 4 x 5, et vous procurer, avec la différence du prix, une chambre noire (\$10.00), à copier et agrandir ? Vous ne sauriez croire comme c'est agréable, à la maison !

Agrandir directement sur papier, c'est si facile, et, si petit que soit le phototype ou cliché, le résultat est toujours bon si ce dernier est bien fait, et par la lentille et par le révélateur.

À la semaine prochaine !

Quelques notions :

ABERRATION. Opt. Dispersion régulière des rayons lumineux qui traversent les corps diaphanes, comme le verre et l'eau. Si cette dispersion a lieu dans un corps circulaire, on l'appelle «Aberration de sphéricité». Si, au contraire, les rayons se séparent en raison de leur diverse réfrangibilité et produisent une image confuse et colorée, on l'appelle «Aberration de réfrangibilité».

Se voit dans les objectifs sans valeur. Actuellement, s'applique à des solutions qui activent la marche du Révélateur.

H. E. M.

NOTRE CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE

Que nos amateurs-photographes ne l'oublient pas : les vingt et un prix offerts par l'«Album Universel» pour le concours de photographie, sont tout simplement magnifiques. Des juges compétents seront choisis pour décerner la palme aux plus méritants. Nous publierons les plus belles photographies qui nous seront adressées. Hâtez-vous de nous envoyer des photographies.

LE MATCH JEFFRIES-FITZSIMMONS

LE GROS EVENEMENT SPORTIQUE DE LA SAISON

Quelques notes intéressantes sur le système d'entraînement des deux champions pugilistes

Le match Jeffries-Fitzsimmons est sans doute le plus grand événement sportif par excellence de la saison.

On ne se doute généralement pas de tout le travail d'entraînement que demande une rencontre de ce genre. Outre les sommes considérables qu'il y a en jeu, la gloire compte aussi pour beaucoup pour stimuler l'ardeur des combattants. C'est à Skidway Springs (Californie) que le vieux Fitz, — les maîtres de l'arène sont déjà vieux à 43 ans, — s'est entraîné pour sa rencontre avec Jeffries. C'est un endroit idéal. Encore l'autre jour, Fitz disait à un de ses bons amis : "Vraiment, je me sentais rajeuni d'une vingtaine d'années depuis que j'ai établi mes quartiers généraux en cette localité privilégiée."

Les lecteurs de l'Album Universel seront peut-être curieux de savoir comment se passent les dernières journées d'entraînement de Fitzsimmons.

Fitz se lève à 6.30 heures du matin, prend un oeuf avec un peu de sherry, et, qu'il fasse beau ou mauvais temps, fait une marche de deux milles et demi. Au retour, il prend un bain d'eau salée. Puis, c'est le déjeuner, composé de côtelettes, d'oeufs, de pommes de terre bouillies, de thé ou café. Il consacre ensuite environ une heure à sa correspondance. Lecture des lettres, d'encouragement, quelquefois d'insultes, quelques mots de réponse aux premières, un sourire à celles-ci, et il passe au dépouillement des journaux du matin, qu'il ne manque jamais.

Immédiatement cette besogne accomplie, Fitzsimmons se rend à sa salle de gymnastric et revêt le costume approprié pour les premiers exercices du matin, qui consistent principalement à frapper du poing, de l'épaule, du cou et des pieds, en compagnie de son associé, le géant George Dawson, sur l'appareil qu'on a surnommé "médecine ball", le ballon médical. Bien qu'un athlète d'un poids et d'une force extraordinaires, on dit que Fitz joue avec Dawson comme il ferait d'un enfant. Ce ballon médical peut peser comme quinze livres et est rempli de morceaux de cuir. Ce ballon est projeté par les deux hommes, en haut, en bas, dans toutes les directions voulues.

Cet exercice donne du développement à tous les muscles du corps. Puis, Fitz se lance, après une quinzaine de minutes de ce dernier exercice, sur le punching-bag, auquel, évidemment, on le sait, il est un artiste consommé. Pendant un quart d'heure il passe en revue tous les coups de poing imaginables. Le vieux lutteur demande ensuite quelques instants de repos.

Comme on le voit, les exercices deviennent de plus en plus violents, mais ce n'est rien, tant que Fitz n'en est pas rendu à l'exercice du "funny fellow". Ce "drôle de bonhomme" est un sac grossier de quatre pieds de hauteur par trois pieds d'épaisseur, retenu au plafond comme au plancher par de fortes courroies de caoutchouc, suffisantes pour faire revenir brusquement le sac au moindres choc. L'appareil est suspendu à hauteur d'homme et rempli les officiers d'un bon batailleur, avec cette différence que le sac revient avec d'autant plus de force et de rapidité que vous le frappez plus fort, tandis que, pour un homme, c'est presque toujours tout le contraire. Du moins, c'est ce que dit monsieur Fitzsimmons.

Le vainqueur de Corbett a grandement confiance dans son "drôle de bonhomme", pour développer principalement la force du coup de poing.

Aussi, se consacre-t-il tous les jours à ce violent exercice avec une "furia" extraordinaire, incroyablement pour son âge.

Trente minutes de cet exercice mettent naturellement Fitzsimmons hors de service. Il lui faut quelques minutes de repos. Puis vient l'exercice spécialement destiné à fortifier le poignet. Fitz s'emploie pendant quelques minutes à tourner d'immenses poignées à force des poignets, soulevant des poids et les rabaisant lentement. Rien de tel pour développer les muscles du poignet et de l'avant-bras.

Fitz entre ensuite dans l'arène et il engage la



JAMES JEFFRIES

D'après sa plus récente photographie

de poings un gros sac affecté spécialement à ce service. Encore un repos de quelques minutes et Fitz met des gants de six onces et repasse les différentes poses du boxeur, pendant que ses amis lui jettent de petites balles de caoutchouc, qu'il essaie de parer par un mouvement rapide des pieds. Vingt minutes de cet exercice raffermissent le mollet. Il passe ensuite au bain. Après le souper, qui est généralement très léger, et une heure de repos, Bob ne se couche pas pour la nuit sans avoir fait une course d'au moins sept milles.

JAMES JEFFRIES.

Les quartiers d'entraînement de James Jeffries sont à Harbin Springs. Le cercle d'entraîneurs de Jeffries se compose de son frère, Jack, Billy Delaney et Joe Kennedy. Jeffries ne met pas le même acharnement à s'entraîner que met Fitzsimmons. Il passe une grande partie de son temps à faire la pêche et voici le chat sauvage, ses deux sports favoris. Voici, d'ailleurs, ce qu'il nous disait, il n'y a que quelques jours :

"Je me suis rendu à Harbin Springs avec l'idée de me mettre en "condition" pour battre Fitzsimmons. Comme quartier d'entraînement, cet endroit est insurpassable. L'air y est pur, l'eau est la meilleure que j'aie jamais vue pour tenir une constitution en bon ordre, et le voisinage est hygiénique et pittoresque. Après une dure journée de travail, c'est un vrai régal que de contempler ce paysage.

"Maintenant, je suis pour mon entraînement le même genre de vie que j'avais adopté lors de mes préparatifs pour ma rencontre avec Ruhlin. J'ai essayé de toutes les méthodes d'entraînement, et je crois que celle-ci est encore la meilleure de toutes. La vie de camp, la chasse dans les montagnes vous mettent un homme en meilleur état que la vie dans les hôtels ou les courses sur les routes poussiéreuses.

"En fait d'exercice, je ne connais rien de mieux que la chasse. D'abord, l'air que vous respirez est le plus pur du monde. Vos poumons en profitent. Quant aux muscles des jambes, y a-t-il meilleur exercice que celui de grimper dans les rochers du matin au soir ? Enfin, la chasse vous rend l'oeil vif, sûr, et c'est surtout ce dont un homme a besoin lorsqu'il entre dans l'arène. La découverte du gibier dans le bois exerce le coup d'oeil. Pour l'abattre, cela demande de la vivacité, du nerf et de l'adresse.

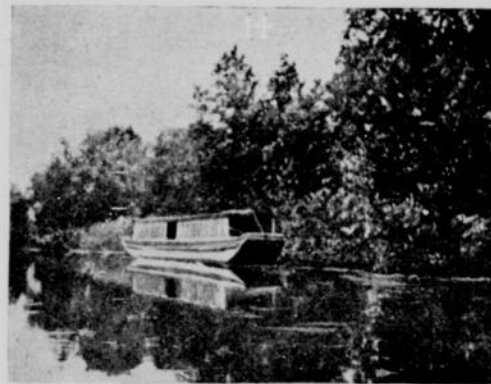
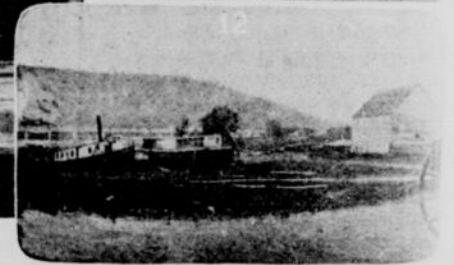
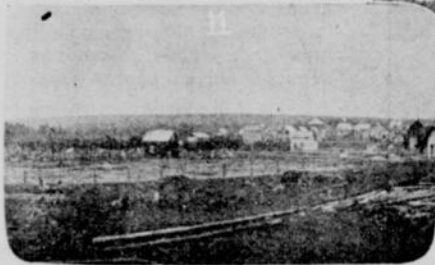
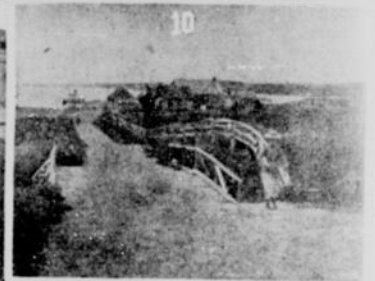
"Aussi, mon séjour à Harbin Springs m'a-t-il remis en pleine vigueur. Mon oeil est bon, et je puis parcourir les montagnes toute la journée, sans que cela ne me fatigue. C'est vous dire que je serai en excellent état lors de ma rencontre avec Fitz."

DIX-HUIT CHANSONS POPULAIRES

M. Amédée Tremblay, d'Ottawa, vient de publier sur papier de luxe un recueil de dix-huit chansons populaires du Canada. Ces chansons sont harmonieuses pour quatre voix d'hommes ou pour le piano, d'après des procédés caractéristiques d'accompagnement par l'auteur. Au nombre de ces chansons populaires, se trouvent : "Marianne s'en va-t-elle au moulin", "En roulant ma boule", "Lève ton pied", "C'est dans la ville de Bytown", "A la claire fontaine", "Un Canadien errant", "Alouette", "Vive la Canadienne", etc., etc.

M. Tremblay a eu l'amabilité de dédier son joli recueil à M. l'abbé Sauvé, son premier professeur. L'ouvrage a été édité par MM. J. L. Orme et fils, d'Ottawa. Prix, 60 cents.

Souvenir de la visite des Hon. TARTE et GOUIN dans le Témiscamingue



Série d'instantanés : 1. L'honorable M. Gouin, marchant dans la procession St Jean-Baptiste, à Ville-Marie. 2. L'honorable M. Tarte, adressant la parole. 3. A bord du "Météor"; l'hon. Tarte interrogeant les colons. 4. Au terminus du Pacifique. 5. Sur le terrain des jeux. 6. Après le banquet. 7. La procession. 8. Groupe de sauvages. 9. Un journaliste en train de faire de la besogne. 10. Le poste de la rivière des Quinze. 11. Partie de Thornloe. 12. Remorqueurs en disponibilité. 13. Vue de la rivière des Quinze. 14. Un paysage enchanteur sur la rivière Blanche. 15. Halleybury. 16. Un secrétaire de ministre initiant un petit sauvage aux mystères de la photographie. 17. Le poste de la rivière Blanche. 18. Deux journalistes au bain.

LES HOMMES DU PASSÉ

JOS MONTFERRAND

Le gros événement de la semaine aura été la rencontre de Jeffries et de Fitzsimmons, fixée au 25 courant. Cette rencontre évoque fatalement la mémoire de celui auquel il n'a manqué en son temps qu'une presse plus sympathique au sport pour voir son nom placé dans l'histoire bien au-dessus des Fitzsimmons, des Jeffries et tutti quanti, la mémoire de l'homme qui a été le Samson du peuple canadien, en un mot, la mémoire de Jos Montferrand.

Car il résonne bien ce nom, au sens phonétique de sa désinence faite de métal forgé à grands coups de marteau ! Et combien plus encore pour qui sait le rôle historique qu'a joué cet homme fort au Canada.

Car Jos Montferrand n'a pas été seulement un pugiliste hors ligne, un boxeur sans pareil, — ces titres n'impliquent que de la force physique sans acception de grandeur morale — mais il a été, comme je viens de le dire, le Samson du peuple canadien, l'homme dont les hauts faits sportifs ont valu à ses frères, à race, le respect de leurs droits, trop souvent méconnus jusque-là.

Faut-il rééditer cette page de l'histoire du Canada, qui nous rappelle les vexations et les persécutions auxquelles nos compatriotes étaient en butte, à l'époque qui se donna par l'insurrection de 1837-38. Des centres administratifs où elle avait ses quartiers généraux, l'oligarchie anglaise faisait sentir son action jusques aux confins les plus reculés du pays.

Sur les bords de l'Ottawa, à Bytown, notamment, elle était à ce point prépondérante que les Canadiens-français, bien qu'appréciés pour leur endurance et leur habileté, étaient tenus comme dans un asservisement national. Ce fut Jos Montferrand qui mit fin à cet état de choses en se dressant un jour comme l'émancipateur de sa race sur ce pont primitif jeté sur l'Ottawa, entre Hull et Bytown, pont sur lequel nos compatriotes ne pouvaient obtenir droit de passage qu'en livrant bataille.

Je transcris littéralement de la biographie de Montferrand écrite par Montpetit, en 1884 :

"On raconte qu'un jour, en 1829, plus de cent cinquante "shiners" s'étaient mis en embuscade, du côté de Hull, à l'extrémité du pont, qui est suspendu sur la décharge de la cataracte. Montferrand, qui avait conçu des soupçons, demanda à une femme dont l'échoppe se trouvait, comme à présent, à la tête du pont, coté de Bytown, s'il y avait du monde dans le voisinage, et sur sa réponse négative, il partit seul pour traverser. A peine rendu au milieu du trajet, l'ennemi se précipita au-devant de lui. Il voulut retraiter, mais la femme avait refer-

mé la porte du pont. Les "shiners" brandissaient des gourdins et proféraient des menaces en s'exclamant les uns les autres. Montferrand fit quelques enjambées rapides pour se rapprocher des agresseurs ; ceux-ci s'arrêtèrent un instant, mais l'un d'eux plus exposé, tomba aux mains du Canadien, qui le saisit par les pieds et s'en fit une massue

en même temps, Montferrand se sentit atteint derrière la tête par un coup de pierre ou de bâton. Il se retourna et, rabattant son poing sur la poitrine du traître (l'homme au signe de croix), il l'étendit raide à ses pieds, puis, le saisissant par le milieu du corps, le lança dans le gouffre. La scène était horrible. Le sang coulait du parapet dans la rivière. Une foule de gens, rassemblés sur la rive de Hull, regardaient détalier les "shiners", qui s'enfuyaient par la route d'Aylmer. Montferrand venait de passer le pont comme il passait partout : en vainqueur."

Si l'histoire de Montferrand n'était pas écrite, ajoute Montpetit, comme conclusion, la légende de cet homme extraordinaire ne subsisterait pas moins dans l'imagination du peuple. Il a vécu à

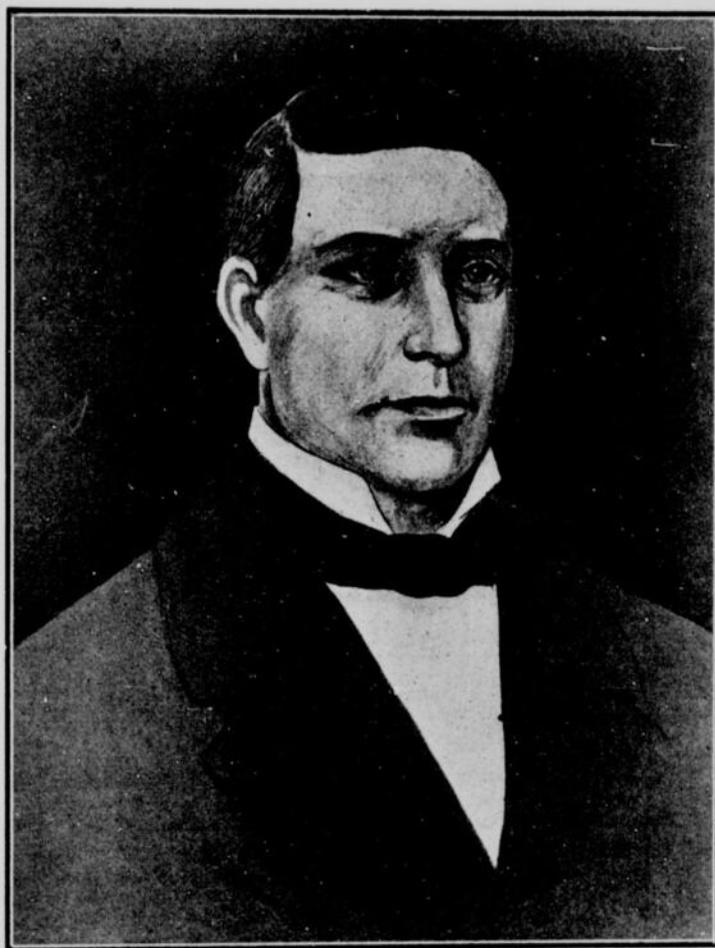
une époque où le pugilat était en honneur, et de plus, il prit une part active à ces petites guerres de races, si fréquentes parmi nous avant 1840. Sa renommée dépassa de son vivant toutes celles de ses rivaux. Les plus solides gaillards illustrés dans vingt combats s'éclipaient devant lui. De Gaspé aux Montagnes-Rocheuses et à la Californie, le nom de Montferrand résume trente années de luttes et de passes d'armes, qui rappellent les exploits des chevaliers de la Table Ronde. C'est désormais une mémoire indestructible que la sienne.

"N'est-il pas vrai que, peu après 1845, la vallée de l'Ottawa fut en quelque sorte conquise par les Irlandais et les Ecosseis, nouvellement arrivés d'Europe, et que les Canadiens n'étaient pas en nombre suffisant pour résister à ce flot envahissant qui augmentait d'année en année ? Pourtant, nous avons tenu bon dans ces territoires nous nous y sommes implantés. Comment ? Par la vaillance ! Et qui a été plus redoutable que Montferrand ? Personne. Quel est celui de nos compatriotes qui a soutenu nos droits dans ces lieux avec plus de persistance et de succès ? Aucun. Il a symbolisé la force dans un règne de force. La terreur n'avait ni prise ni influence sur lui.

"Avant que de mettre la charrue dans les terres qui bordent cette belle rivière, les Canadiens ont dû les conquérir au bout du bras. Montferrand a personnifié ces combattants d'une époque déjà presque oubliée, mais très historique, très honorable pour nous."

Je ne saurais rien ajouter à la valeur d'un pareil témoignage rendu à la mémoire de Jos. Montferrand.

L'ANNALISTE.



JOS MONTFERRAND

D'après un vieux portrait sur verre, le seul qui ait jamais été pris de notre samson canadien

avec laquelle il coucha par terre le premier rang ; puis, ramassant ces malheureux comme des poupées, il les lança, à droite et à gauche, dans les bouillons blancs de la rivière. Au moment de l'attaque, Montferrand avait invoqué la sainte Vierge et fait le signe de la croix. L'un des "shiners" culbutés se releva sur un genou et, au moment où le formidable poignet du géant allait lui faire subir le sort des autres, il décrivit sur sa personne, avec un air suppliant, le signe de la croix. "Passe derrière", lui dit Montferrand, qui, sans tarder, bondit de nouveau en avant et recommença à abattre des hommes. La bande pla et se mit à courir, mais

Il faut tromper les vieillards sur les approches de la mort, comme le fait la nature. Voyez un jeune homme et un vieillard planter des arbres : le jeune homme plante des arbres déjà venus et déjà forts, et c'est déjà beaucoup s'il les plante ; il n'a pas le temps d'attendre. Le vieillard n'est pas pressé, il plante de très jeunes arbres et dit : "Ca me fera un joli couvert dans vingt ans."

AUTOUR DU MONDE

AU PAYS DES COLOSSES

Parmi les innombrables statues, images de dieux et de héros ou figures symboliques, dont l'art du sculpteur, plus ou moins habile à façonner la pierre ou le métal, a orné la terre habitée depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, il en est un certain nombre qui se distinguent des autres et qui attirent particulièrement l'attention par leur grandeur extraordinaire : ce sont les géants de ce peuple de marbre et de bronze, ce sont les "colosses". Il nous a paru intéressant, en ce numéro de l'"Album", consacré à la force physique, de rechercher ces statues, les unes, qui n'existent plus, dans les écrits des historiens, d'autres, que la distance rend inaccessibles pour nous, dans les récits des voyageurs, d'autres enfin, dans les divers monuments, dans les villes, dans les musées où elles sont dispersées, et de les réunir, comme dans une galerie, sous les yeux du lecteur. Si toutes n'excitent pas au même degré notre admiration, elles nous feront du moins éprouver cet étonnement que nous causent la hardiesse de l'entreprise, l'énergie de l'effort, la difficulté vaincue. Nous trouverons souvent des chefs-d'œuvre, nous serons toujours en présence d'ouvrages rares et surprenants.

On a constaté la légitimité de la sculpture colossale. On a prétendu que ces représentations de la forme humaine, dans des proportions extra-naturelles, étaient monstrueuses ; on y a vu le procédé naïf d'un art en enfance, qui, ne disposant pas de moyens intellectuels, tels que le dessin et l'expression, pour parler à l'esprit, a recours aux moyens matériels qui frappent les sens, à la masse, à la pesanteur, à l'énormité : voulant représenter un grand homme, a-t-on dit, l'artisan primitif ou l'ar-

tiste inhabile représente un homme grand. A ceux qui professent cette opinion, nous rappellerons que Phidias, le plus illustre des sculpteurs anciens, est l'auteur de la Minerve du Parthénon et du Jupiter Olympien, et que le premier des sculpteurs modernes, Michel-Ange, a fait le David et le Moïse. Nous leur ferons observer aussi qu'un voyageur n'a pu voir en Egypte ces colosses de granit assis à l'entrée des temples et des palais en ruines sans éprouver un profond saisissement. Ramenez ces figures gigantesques aux dimensions ordinaires du corps humain, vous les dépouillez de leur solennité terrible : ce ne seront plus, comme le déclare un excellent juge, M. Charles Blanc, que d'insignifiantes images de mort, que des cadavres pétrifiés. Après de tels exemples, comment soutenir que la science et le goût sont contraires à l'emploi des dimensions colossales dans les œuvres de la sculpture ?



Un colosse de Nimrod



L'un des colosses de Longsor



Le Jupiter d'Olympie

Ce qu'il faut reconnaître, c'est que la statuaire colossale a ses conditions particulières. Elle ne doit chercher à exciter que des sensations d'un certain ordre. Elle est dans son rôle lorsqu'elle exprime la puissance, la majesté, les qualités qui inspirent le respect, la crainte ; elle en sortirait si elle se proposait de nous charmer par l'expression de la grâce. Elle peut prétendre au genre d'effet que produisent sur nous un grand arbre, une haute montagne, l'océan, le mugissement du vent, le roulement du tonnerre. Le grandiose, le sublime, tel est son partage. Les Grecs ont bien compris cette vérité. Ils n'ont donné une taille colossale qu'aux dieux, et, parmi les dieux, qu'aux plus puissants, aux plus sévères, à Jupiter, à Junon, à Minerve. Ils ont laissé à Vénus les proportions de la femme. Aujourd'hui que notre ciel chrétien est tout spirituel et n'a plus rien de plastique, la représentation des grands hommes, ainsi que les figures symboliques, se prête seule au genre colossal. Encore, parmi les grands hommes convient-il de choisir ; on devra préférer les héros, les guerriers, ceux dont la main puissante a laissé sur terre une forte em-



Le grand sphinx de Giseh

preinte, aux hommes qui se sont tenus dans le domaine paisible de la pensée, aux poètes et aux philosophes. Un Desauges ou un Racine colossal ne se concevrait guère ; un Pierre le Grand, un Napoléon gigantesques, seront conformes à l'idée que leur nom éveille en nous.

Nous n'avons pas l'intention de passer en revue tous les colosses que nous présentera l'histoire de la sculpture ; nous nous condamnerions à ne donner qu'une sèche nomenclature, à rédiger un catalogue aussi inutile que fastidieux. Nous ferons choix des ouvrages que recommandent leur célébrité, qui se distinguent, soit par leur mérite artistique, soit par leur caractère original. Nous imiterons le visiteur qui n'a qu'un temps limité pour parcourir un vaste musée : il aime

mieux s'arrêter aux œuvres principales, s'en bien pénétrer, que d'effleurer tout l'ensemble d'un coup d'œil superficiel et bientôt rassasié.

La première figure colossale que rencontre le voyageur en parcourant l'Egypte du nord au sud est le grand sphinx, situé auprès des pyramides de Giseh. C'est un corps de lion surmonté d'une tête humaine ; il est accroupi au milieu d'une plaine de sable, à environ 1,800 pieds de la deuxième pyramide ; il a l'air d'être le gardien de ces antiques monuments, et d'en défendre l'approche aux profanes. Ce colosse, le plus grand que les Egyptiens aient jamais sculpté, n'a pas été apporté à la place



Le Nil au Musée du Vatican

n'aurait pu se lever de son siège sans emporter avec lui la toiture du temple. D'après le témoignage d'autres anciens qui ont vu le Jupiter d'Olympie, la statue, grâce à ses proportions, paraissait encore plus colossale qu'elle ne l'était réellement ; plus on la regardait, plus elle semblait grandir aux yeux du spectateur ; elle sortait en quelque sorte des bornes de la nature et se perdait dans l'infini.

Les statues-portraits, soit d'empereurs, soit de personnages marquants, ne furent pas les seules productions de la statuaire sous l'empire romain. Des divinités, des personnifications symboliques, considérées plutôt comme objets d'art que comme objets de culte, contribuèrent à décorer les édifices publics, et, parmi ces œuvres, toujours dues à des artistes grecs, plusieurs étaient d'un grand mérite. Telles sont ces deux belles statues colossales représentant le Tibre et le Nil, découvertes au quinzième siècle dans les débris de la Rome des Césars. Le Tibre, que possède le Musée de Paris, est bien le majestueux vieillard dont parle Virgile, "le dieu de ces eaux qui arrosent de grasses campagnes et lavent les hauts remparts des cités célèbres."

Le sentiment religieux ne fut pas seul, au moyen âge, à s'exprimer par la statuaire. L'idée de la liberté civile, du droit fier d'exister et décidé à se défendre par la force, a voulu s'affirmer aussi dans des œuvres plastiques, durables par la matière,

vraiment extraordinaire sont encore des images de Bouddha, dont la religion est pratiquée par la grande majorité du peuple japonais. Le plus fameux de ces colosses est celui du Daïboudhs, c'est-à-dire du grand Bouddha, qui est regardé comme le chef-d'œuvre de la sculpture japonaise.

La statue seule a une hauteur de cinquante pieds ; elle s'élève à près de soixante avec le socle qui la supporte. Sa tête a trente-deux pieds de circonférence.

Le Moïse est la seule statue qui soit tout entière de Michel-Ange.

Chacun connaît, d'après les reproductions de toute sorte, l'attitude et l'expression que Buonarroti a données à son Moïse : le législateur hébreu est assis, vêtu d'un ne sait quel costume barbare. Le front contracté par une pensée orageuse, le sourcil froncé, la bouche saillante et serrée à la fois, donnent au visage une énergie terrible ; une barbe, d'une épaisseur et d'une longueur extraordinaires, ruisselle en mèches onduleuses sur la poitrine. Les bras sont musclés comme ceux d'un athlète ; le droit s'appuie sur les Tables de la loi, le gauche sur la jambe droite ; l'autre jambe se retire en arrière et porte sur la pointe du pied, comme si ce géant formidable allait se lever et se dresser devant vous. A aucune époque, l'art statuaire n'a produit une œuvre plus étonnante.

Le "Lion de Belfort" se propose de symboliser l'héroïque défense de cette ville, assiégée par les Allemands dans la dernière guerre entre la Prusse et la France. Personne n'ignore ces faits glorieux, et la postérité ne les oubliera pas.

Le lion de Belfort est d'une taille gigantesque ; il a 48 pieds de hauteur et 84 pieds de longueur. Il est sculpté dans un bloc de grès rouge des Vosges, et appliqué contre le flanc perpendiculaire du grand rocher gris qui domine la ville et qui sert de base aux bâtiments du fort ; monté sur son piédestal, il occupe toute la hauteur de ce rocher. Là, on l'aperçoit de loin, par-dessus les toits des maisons.

VOYAGEUR.

Un soldat chinois recevait 2½ sous par jour.

Le revenu moyen du contribuable d'Angleterre est de \$1,200.



La statue de Roland à Halberstadt

qu'il occupe ; il adhère au sol ; il a été taillé dans un massif rocheux faisant partie de la chaîne Libyque. On distingue sur sa face et sur sa poitrine une série de zones horizontales et parallèles ; ce sont les différentes couches du roc.

M. Jomard a mesuré exactement ce sphinx gigantesque : il a quatre-vingt-six pieds de long, et si l'on tient compte de l'extrémité de la croupe, qui est tout à fait enfouie sous les sables, on arrive à une longueur totale de cent dix ou de cent quinze pieds. Au moment où M. Jomard le vit, le sommet de sa tête se trouvait à quarante-deux pieds au-dessus du sol, et son menton à seize pieds seulement : le visage, y compris la coiffure, n'a donc vingt-six



L'un des géants d'Angkor



Le Moïse de Michel-Ange

pieds de hauteur. Cette coiffure, pareille à celle des autres figures égyptiennes, donne une largeur énorme à la tête, dont le contour, au niveau du front, mesure quatre-vingts pieds.

La statue de Jupiter d'Olympie représentait le dieu assis sur un trône. Elle avait, des pieds au sommet de la tête, quarante pieds de hauteur et cinquante-deux, en comprenant le soubassement qui la supportait. Aussi, Strabon dit-il que le dieu

imposantes par les dimensions. Telles étaient ces statues colossales, nombreuses encore au dix-huitième et surtout au dix-septième siècle, dans les villes de l'Allemagne du Nord, et désignées sous le nom de "Rolands" (Rolandsaule). Elles étaient placées tantôt contre la muraille d'un monument civil, tantôt au milieu d'une place publique. On peut voir un de ces Rolands, haut d'environ vingt pieds, sur l'un des côtés de l'hôtel de l'ancienne cité saxonne d'Halberstadt ; c'est un guerrier debout, moitié chevalier, moitié bourgeois ; sa tête est nue ; il est vêtu d'une cotte de mailles qu'une ceinture retient à la taille ; ses jambes sont protégées par une armure ; un bouclier contre le haut de la poitrine, et la main droite tient une longue épée. Son attitude, calme et résolue, est celle de la défense plutôt que de l'attaque.

Les idoles colossales n'abondent pas moins au Japon qu'en Chine. Celles qui méritent le mieux ce nom par leur taille



Le lion de Belfort, par Bartholdi



Le Daïboudhs de Kamakoura

LES HOMMES DU JOUR

ROCH MONTBRIAND

Qui donc a osé dire que le pugilat ou, si l'on aime mieux, la boxe, est un jeu grossier, indigne d'un gentleman, indigne d'une société polie ?

La Grèce, qui s'y entendait en culture intellectuelle, en élévation de pensée, faisait à ses athlètes des triomphes éclatants. On vit, par exemple, dans la 92^e olympiade, Exénète entrer dans Agrigente, sa patrie, avec une escorte de trois cents chars, attelés, comme le sien, de deux chevaux blancs, et appartenant tous à des citoyens agrigentais.

Mais là ne s'arrêtaient point les honneurs accordés aux athlètes victorieux. Ils jouissaient de nombreux privilèges, soit honorifiques, soit lucratifs. C'est ainsi qu'ils avaient le droit de préséance dans les jeux publics, que leur nom était gravé sur des tables de marbre, et qu'ils étaient dispensés des fonctions civiques ; d'autre part, ils obtenaient la faveur d'être exempts des charges qui pesaient sur les autres citoyens, et d'être nourris, pour le reste de leurs jours, aux frais du trésor public. Leur ville natale leur érigeait en outre des statues, à l'origine en simple bois de figuier et plus tard en bronze. Ces statues reproduisaient l'attitude même de l'athlète pendant le combat qui lui avait procuré la victoire.

Dans la suite des temps, les statues d'athlètes se multiplièrent, et formèrent un musée sans pareil à Olympie, ville de l'Elide et théâtre des jeux publics les plus célèbres de la Grèce. C'était un musée en plein air, disséminé dans l'"Altis" ou bois sacré, qui, dans sa vaste enceinte, renfermait encore le temple de Jupiter avec la figure colossale du dieu en or et en ivoire par Phidias, le temple de Junon, le théâtre et une foule d'autres édifices.

Les statues d'Olympie étaient l'œuvre des premiers artistes de la Grèce.

Parmi les plus célèbres, ou du moins parmi celles qui devaient transmettre à la postérité le souvenir des prouesses les plus extraordinaires, on distinguait au premier

rang la statue de Milon de Croton, sortie des mains du sculpteur Damoas, son compatriote.

Polydamas de Thessalie, athlète d'une force prodigieuse et d'une taille colossale, ainsi que le témoignait sa statue que Pausanias put voir à Olympie, n'était pas moins extraordinaire. On racontait de lui des traits merveilleux. Il avait, disait-on, seul et sans armes, sur le mont Olympe, tué, comme Hercule, un lion énorme et furieux.

Ces athlètes étaient tellement accoutumés à la victoire, qu'ils ne comptaient plus leurs couronnes. Tel par exemple l'athlète Chilon, de Patras en

Achaïe, à qui ses compatriotes élevèrent un tombeau ; Chilon, dont la statue, sortie du ciseau du célèbre Lysippe, se voyait à Olympie du temps de Pausanias ; — tel surtout Théagène de Thasos (île de la mer Egée, sur les côtes de Macédoine), dont les couronnes se montèrent au nombre non de 10,000, comme le déclarait un oracle rendu après sa mort,



ROCH MONTBRIAND

(Photographie Laprés et Lavergne, coin des rues Saint-Denis et Ontario)

mais de 1,200 ou de 1,400, suivant Pausanias et Plutarque.

L'empereur romain Maximin eût mérité de figurer parmi les athlètes de la Grèce ; du reste, pendant les jeux donnés par Septime Sévère, il se mesura contre les plus forts athlètes de son temps et en terrassa seize sans reprendre haleine.

L'empereur Commode se faisait appeler Hercule, fils de Jupiter, au lieu de Commode, fils de Marc Aurèle, et se montrait en public vêtu d'une peau de lion et armé d'une massue ; puis, un beau jour, il lui prit fantaisie de quitter son nom divin pour

adopter celui d'un fameux gladiateur qui venait de mourir.

Rien, ai-je dit ailleurs, ne ressemble moins à la Grèce que l'Angleterre, ce qui n'empêche qu'il faut encore aller en ce pays pour retrouver le culte de la force physique, comme le comprenaient les anciens. Du temps du roi Alfred, c'était, à ce qu'on prétend, un exercice faisant partie de l'éducation militaire. Richard III faisait très-bien le coup de poing. Un de ses prédécesseurs et de ses homonymes, Richard I^{er}, n'avait pas non plus la main légère, ainsi que le prouve une anecdote racontée par Walter Scott, dans ses notes d'"Ivanhoe". "Richard I^{er}, prisonnier en Allemagne, fut provoqué par le fils de son géôlier à une lutte à coups de poings. Le roi accepta, en brave qu'il était, et reçut d'abord un coup qui le fit chanceler. Il riposta par un autre appliqué sur l'oreille, et si violent qu'il tua son antagoniste sur place. Il avait préalablement enduit sa main de cire, pratique inconnue, je crois, aux amateurs de la science moderne."

Dans une des pièces de Shakespeare, on voit le héros gagner le cœur et la main d'une jeune princesse pour avoir fait convenablement le coup de poing en sa présence. Je ne sais si c'est avant ou après la venue de Broughton qu'un lord boxa un jour un parfumeur en pleine rue, et qu'un évêque lutta de ses poings fermés contre un individu qui l'avait outragé.

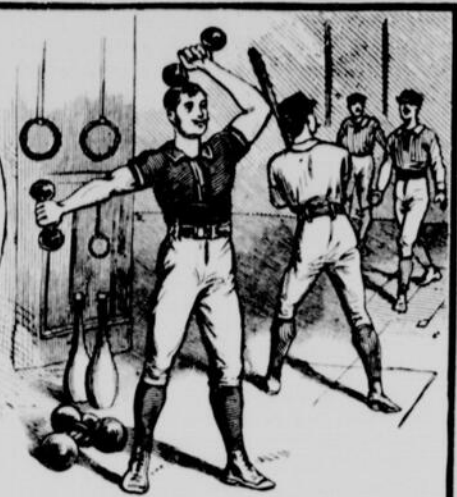
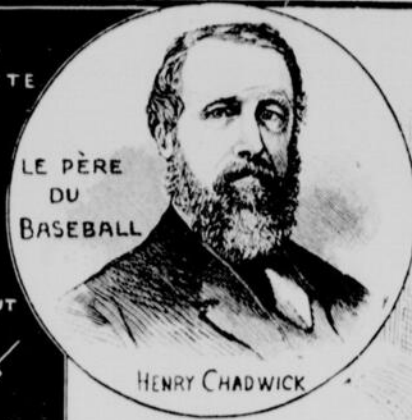
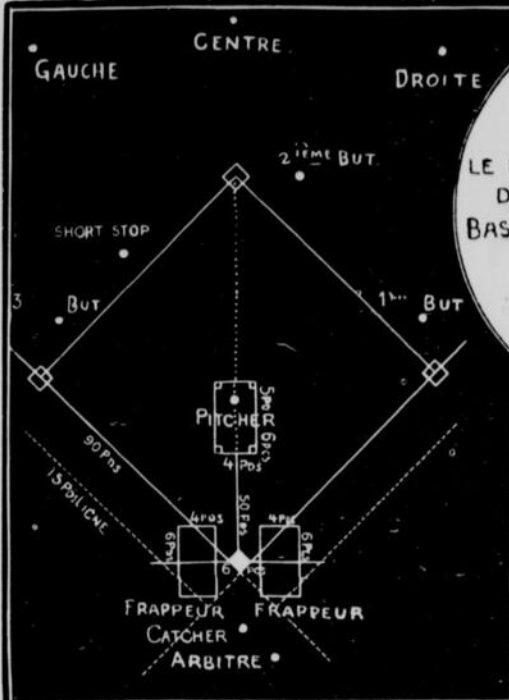
Quoi qu'il en soit, ce fut seulement au dix-huitième siècle que la boxe prit faveur en Angleterre. Dans ce siècle passionné pour toutes les idées nouvelles, les beaux-arts en renom donnaient des représentations sur les théâtres ou plutôt sur les eux-mêmes des théâtres pour y faire briller leurs talents, et des académies où ils enseignaient l'art de briser méthodiquement les os à son prochain. La noblesse venait y prendre des leçons et, en échange, accordait toutes ses faveurs aux artistes du pugilat, et toujours depuis, la boxe a joui de la plus grande faveur en Angleterre, non seulement dans le peuple, mais dans les universités, dans la noblesse et même auprès de la royauté.

Les choses étant ainsi, M. Roch Montbriand ne pardonnera de le présenter au public, en ce numéro de l'"Album", consacré à la boxe, comme le type le plus accompli du pugilisme amateur qui soit présentement dans le pays.

M. Roch Montbriand, architecte, aussi fort en son art qu'il l'est en ses muscles. Et ce n'est pas peu dire pour qui sait que son entraîneur de 1873 voulait le matcher contre John L. Sullivan, alors au pinacle de sa gloire. Avec ça, doux comme un agneau ; au moins pour les faibles et ceux en général qui ne lui pilent pas sur les pieds. On dit qu'avec une pareille aménité de caractère, se combinant avec une pareille force, il ne laisse guère passer un seul jour sans se faire les poings sur le sac de sable de son gymnase. A quoi cela peut bien lui servir ?

L'ANNALISTE.

LA BASE-BALL EN 1902. — Illustration de quelques-uns des principaux changements dans ce jeu favori.



POSITION POUR FRAPPER DANS LA DIRECTION GAUCHE

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

LA FORCE ET L'ADRESSE

A l'origine des sociétés, la force physique était plus honorée qu'elle ne l'est de nos jours. Elle était aussi plus utile. Quand les hommes n'étaient pas encore réunis en communautés, ou que les communautés établies n'étaient pas assez puissantes pour protéger tous leurs membres, il était bon que chaque individu pût se défendre lui-même. Le progrès vint compléter l'oeuvre de la nature et de la nécessité. Tout concourut alors à favoriser le développement de la force matérielle : le climat, la religion et les institutions sociales. Le vêtement, réglé d'après l'état d'un ciel toujours pur, ne dissimulait point les formes, mais au contraire les mettait en évidence. La religion n'était autre chose que le culte de la nature extérieure. On adorait la beauté physique sous les noms de Vénus et d'Apoïlon, la force physique sous les traits d'Hercule. L'esprit finit par l'emporter sur la matière ; mais alors même, la matière ne fut pas entièrement vaincue ; comment d'ailleurs l'aurait-elle été ? peut-on supprimer le corps ? C'est pourquoi Samson est, dans la Bible, le représentant de la force, comme Hercule dans la mythologie païenne.

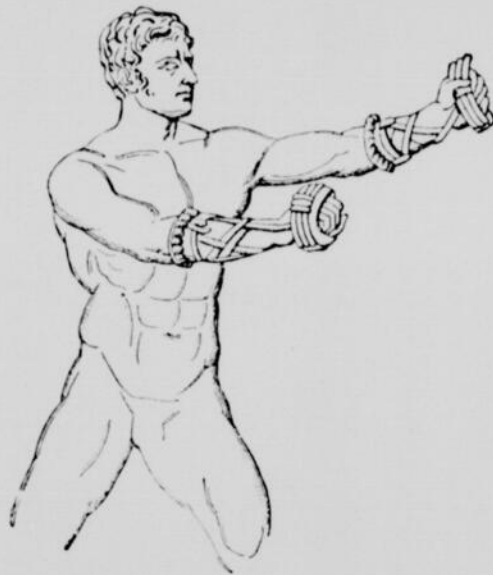
Il n'est donc pas étonnant que, sous l'empire de ces idées, il se soit, de bonne heure formé, dans la société antique, une classe spéciale de gens dont l'unique pensée était de développer leur force physique, et que les Etats aient encouragé cette tendance, en établissant des jeux publics, consacrés à tous les exercices du corps. En Grèce, pour ne pas remonter plus haut dans l'histoire, cette profession s'appelait l'"athlétique", et ceux qui s'y livraient "athlètes", d'un mot qui signifie travail, et par extension, combat. En effet, les athlètes passaient par de longues et pénibles épreuves avant d'en venir à la lutte en public. Ils étaient obligés de se soumettre à un régime particulier, de s'accoutumer à supporter la faim, la soif, la chaleur et la poussière, en un mot, toutes les privations qu'ils devaient subir pendant des exercices qui duraient quelquefois depuis le matin jusqu'au soir. Aussi, le médecin Galien n'a pas assez d'invectives contre cette profession, qu'il refuse d'admettre parmi les beaux-arts ; "car, dit-il, on s'y occupe surtout du soin d'accroître le volume des chairs et l'abondance d'un sang épais et visqueux ; on n'y travaille pas simplement à rendre le corps plus robuste, mais plus massif, plus pesant, et par là plus capable d'accabler un adversaire par sa masse ; c'est donc un métier inutile à l'acquisition de cette vigueur qui se contient dans les limites de la nature, et en outre très dangereux."

Mais l'amour de la gloire, si vif chez les Grecs, faisait oublier aux athlètes les fatigues présentes de la palestra, et les maux dont ils étaient mena-



La lutte grecque, d'après un bronze antique

cés dans l'avenir. Ils n'avaient qu'un but : gagner la récompense accordée à celui qui remportait la victoire. Cette couronne avait peu de prix en elle-même ; elle était, suivant les localités, d'olivier sauvage, de pin, d'ache ou de laurier. On a prétendu qu'autrefois, dans les premiers temps, elle avait été d'or. Mais cette opinion semble contredite par le sentiment des anciens et des principaux intéressés, les athlètes eux-mêmes, qui estimaient d'autant plus une telle récompense et en tiraient d'autant plus de gloire, qu'elle était plus simple et sans aucune valeur vénale. La couronne de feuillage ne valait que par l'idée qu'on y attachait, et parce qu'elle se décernait devant la Grèce entière, aux applaudissements du peuple. D'autres ovations attendaient le vainqueur, quand il rentrait dans ses foyers avec la couronne et la palme, les deux signes de son triomphe. Il faisait son entrée solennelle dans la ville sur un quadrigé, précédé de gens qui portaient devant lui des flambeaux et suivi d'un nombreux cortège. Ce n'était point par la porte commune qu'il passait, mais par une brèche pratiquée exprès dans les remparts de la ville. On voulait marquer par cette allégorie

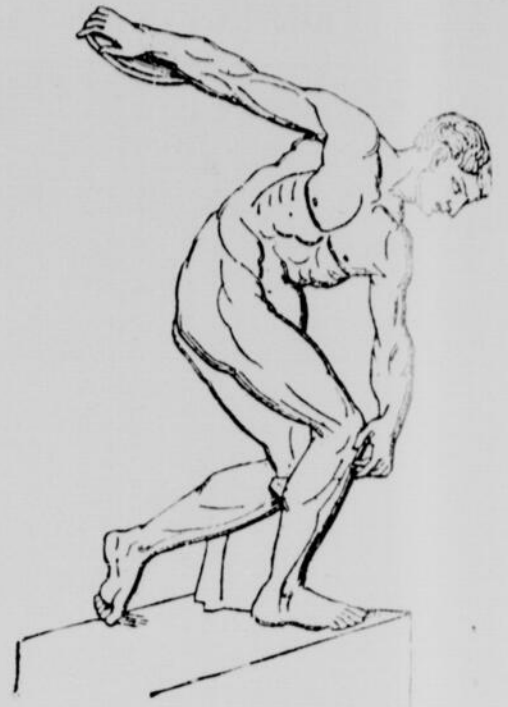


Pugiliste armé du cesté, d'après une statue antique

qu'une cité qui comptait dans son sein d'aussi vaillants athlètes, n'avait plus besoin de murailles pour protéger son indépendance.

La lutte fit partie des jeux Olympiques dès les temps reculés, puisque le héros Hercule (qu'il ne faut pas confondre avec l'Hercule-dieu, fondateur de ces solennités gymnastiques) y remporta le prix offert à la force physique. Les troubles de la Grèce firent tomber en désuétude la célébration de ces jeux ; mais quand ils eurent été rétablis sur les avis de l'oracle de Delphes, la lutte y fit sa rentrée triomphale dans la 18e olympiade ; et le Lacédémonien Eurybate eut le premier l'honneur de s'y entendre proclamer vainqueur à la lutte.

Les Grecs connaissaient deux manières de lutter : l'une debout, dite "perpendiculaire", dans laquelle les combattants pouvaient se relever, quand ils avaient été renversés ; — l'autre, où les lutteurs n'avaient pas à craindre de chute, lorsqu'ils ne se tenaient pas sur leurs jambes ; c'était la lutte couchée, autrement dite "horizontale". On l'appelait aussi rotatoire parce que, dans leurs évolutions et leurs enlacements multiples, les lutteurs, tantôt dessus, tantôt dessous,



Statue classique du discobole

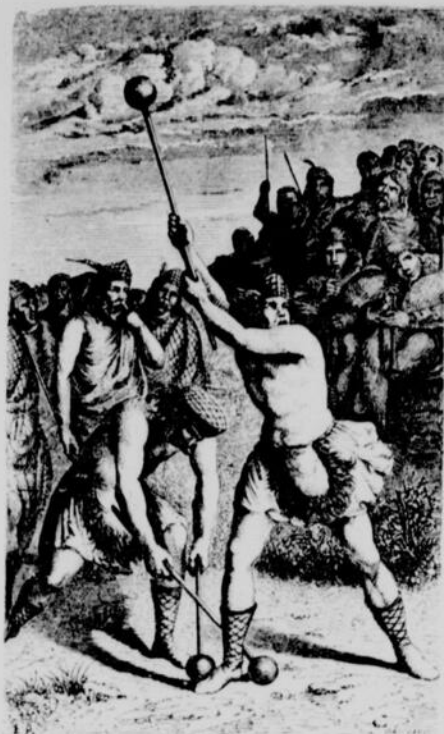
se roulaient d'un côté et de l'autre sur le sable de l'arène.

Quelques auteurs ont affirmé qu'il existait une troisième espèce de lutte, l'"acrochétrisme", qui consistait à saisir l'extrémité des doigts de l'adversaire, sans toucher aucune autre partie de son corps ; le nom le fait assez entendre ; mais Krause, dont le savant ouvrage sur la gymnastique des Hellènes fait autorité, démontre que l'acrochétrisme était simplement le prélude de la lutte proprement dite, et non un exercice particulier. Toutefois, cette entrée en matière semble avoir eu par elle-même quelque importance, puisque certains athlètes en firent leur spécialité ; plusieurs même y excellèrent. On cite en ce genre Sostrate, de Syhone, ainsi que Léontisque, de Messine, qui, selon Pausanias, ne se fatiguait jamais à combattre corps à corps, mais se contentait de serrer, de toutes les doigts à son adversaire, avec tant de vigueur, que celui-ci était obligé d'avouer sa défaite, et que la lutte pouvait se borner quelquefois à ce jeu de mains préliminaire. — Il n'est donc pas étonnant que des critiques modernes l'aient considéré comme un exercice spécial.

Le pugilat remonte à la plus haute antiquité. Longtemps avant la fabrication des armes défensives et offensives, les hommes durent se servir de l'arme la plus simple et la plus naturelle de celle qui se trouvait à leur portée. Comment les Grecs, amis des arts, les Grecs, si délicats, en vinrent-ils à se passionner pour un exercice dont la force brute, matérielle, grossière, constituait tout le mérite ? C'est que les Grecs, malgré le raffinement de leur civilisation, étaient restés les enfants et les disciples de la nature. Quoi qu'il en soit, ils avaient fait du pugilat une science qu'on enseignait à l'égal de la philosophie et des beaux-arts. Les jeunes gens venaient s'instruire et se former dans les gymnases, sous des maîtres habiles, confiant à



Jeu Suisse. — Lancement de lourdes pierres



Jeux égyptiens. — Lancement du marteau

fond toutes les ruses et les ressources de cet art homicide. Dans les divertissements publics, aux funérailles des héros, et jusque dans les cérémonies religieuses, se célébraient des luttes de ce genre. Le pugilat figure, par exemple, dans l'«Iliade», au nombre des jeux funèbres donnés en l'honneur de Patrocle. On voit par l'«Odyssée» qu'il était pratiqué chez les Phéaciens, à la cour d'Aleinoüs. Les héros antiques mettaient une bonne partie de leur gloire dans la solidité de leurs poings. Parmi ceux qui excellaient dans cet exercice, on peut citer, d'après le poète grec, Amycus, roi des Bebriques (Bithynie), qui ne laissait sortir les étrangers de ses Etats qu'à condition qu'ils lutteraient avec lui ; — l'avantage lui restait toujours ; — et Epéus, constructeur du fameux cheval de bois qui causa la ruine des Troyens ; — lequel Epéus se vantait de n'avoir pas encore rencontré son pareil au pugilat. C'est à ces deux héros qu'on doit l'introduction du pugilat parmi les exercices des athlètes. Toutefois, on n'en fit d'abord que peu de cas, et, après tout, le cas qu'il méritait ; car on ne l'admit qu'assez tard aux jeux célébrés en Elide ; ce fut dans la 25e olympiade, et celui qui en remporta le prix pour la première fois était un certain Onomaste de Smyrne.

Les meilleurs pugilistes, chez les Grecs, sortaient de Rhodes, d'Égine, de l'Arcadie et de l'Elide. C'était un Rhodien que ce Diagoras, chanté par Pindare, qui, après avoir remporté dans son temps de nombreuses couronnes, conduisit, sur le déclin de sa vie, deux de ses fils aux jeux Olympiques. Les jeunes gens furent proclamés vainqueurs ; aussitôt, prenant le vieillard sur leurs épaules, ils le portèrent dans l'assemblée, aux applaudissements d'une foule enthousiaste. «Tu peux

mourir, Diagoras, s'écria un Lacédémonien ; tu ne monteras pas au ciel ! » voulant dire par là que le vieillard avait atteint le plus haut degré de bonheur auquel l'homme puisse parvenir sur la terre.

Certains athlètes comprenaient d'une singulière manière les principes de leur profession. Ils ne frappaient pas de grands coups, ils s'abstenaient même d'en porter ; ils obtenaient la victoire sans coup férir. Ils n'étaient occupés que d'une chose : fatiguer leur antagoniste, laisser sa patience sans lui donner de prise sur eux. Aucun n'excella plus que Mélancomas dans ce genre difficile d'escrime.

Il vivait sous l'empereur Titus, qui l'affectionna particulièrement, et il faut que ses talents aient été fort admirés et surtout estimés, car de grands orateurs, entre autres Dion Chrysostome, n'ont pas dédaigné d'écrire son panégyrique. Mélancomas restait des heures entières, les bras étendus, en face de son adversaire, qui cherchait en vain à péné-



Un tour de force exécuté à Londres en 1741

trer jusqu'à lui et se brisait en efforts impuissants contre ces deux barres d'acier. On dit qu'il pouvait demeurer deux jours consécutifs dans cette position fatigante, où d'autres eussent épuisé leurs forces. Par cette manœuvre, il fermait pour ainsi dire toutes les issues à son adversaire, qui, de guerre lasse, finissait par lui abandonner une victoire, que plusieurs auraient mieux aimé payer de leur sang. Mélancomas sortait de la lutte sans avoir donné ni reçu le moindre coup. C'était là le comble de l'art.

A côté des lutteurs et des pugilistes, il convient de ranger ceux qu'on appelait discoboles, c'est-à-dire qui lançaient le disque. Il semble naturel, au premier abord, de classer le jet du disque parmi les exercices d'adresse ; mais il faut considérer que le disque était une masse fort pesante, peu facile à manier, et qu'il s'agissait pour les joueurs non de la diriger vers un but marqué, mais de la soulever et de la pousser le plus loin possible. C'était un exercice qui demandait beaucoup plus de force que d'adresse.

Rien ne ressemble moins à la Grèce que l'Angleterre ; rien ne donne moins l'idée d'un Grec qu'un Anglais, et pourtant, c'est la Grande-Bretagne qui a continué la tradition antique, en fait de pugilat.

Mais si les Anglais ont hérité du goût des anciens, leurs exercices ne brillent pas précisément par cet air d'élégance et

de noblesse que les Grecs apportaient jusque dans leurs amusements les moins délicats. On sait combien le pugilat, «boxing», est en vogue chez les Anglo-saxons d'Europe et d'Amérique, combien les combats de ce genre étaient autrefois fréquentés par la plus haute aristocratie. En France, au contraire, ces spectacles n'ont jamais pu s'acclimater.

Il est singulier que les Anglais se soient pris de passion pour le pugilat dans le siècle même où l'esprit philosophique avait fait chez eux de si grands progrès, et s'était, de là, répandu sur le continent ; car l'introduction de la boxe en Angleterre ne date que du dix-huitième siècle. Les règles suivies jusqu'à ce jour, et qui déterminent les conditions de la lutte ; — les lois à observer pendant les passes ou tours (rounds) dont elle se compose — l'intervalle d'une demi-minute que les combattants sont obligés de laisser entre chaque passe, faible concession aux principes d'humanité méconnus par ce jeu barbare, ces règles sont l'oeuvre d'un certain Jack Broughton, habile pugiliste, qui les composa et les fit adopter par le monde du sport, le 10 août 1743. Les exhibitions de combats à l'épée commencèrent à décliner sous le règne de George Ier ; la boxe, amusement plus inoffensif en apparence, les remplaça dans la faveur publique.

Dès le début, la boxe se plaça sous le patronage des grands. Jack Broughton, qui tenait son théâtre — ou son académie — à Tottenham-Court-Road, avait pour protecteur zélé, pour spectateur assidu, le second fils du roi, le duc de Cumberland, connu par sa victoire de Culloden et par les actes de cruauté qui la suivirent. Le prince fréquentait l'école de boxe avant de partir pour cette expédition, où le sort d'une dynastie fut tranché ; — il



Un tour de force et d'adresse exécuté à Venise

revint aussitôt après son triomphe. Il prit même son professeur tellement en amitié qu'il l'emmena dans sa suite, pendant un voyage sur le continent.

VULGARISATOR.

Poudre à cirer les planchers.—F. Diesing préconise pour le cirage des planchers l'emploi d'une poudre formée de talc mélangé de paraffine fondue et passée, à l'état chaud, à travers un crible métallique à mailles serrées.

Dans une préfecture :

Deux employés se disputent. L'altercation est vive.

—Vous êtes le plus grand imbécile que j'aie jamais trouvé.

Le préfet entre à l'improviste, au moment où l'autre riposte au collègue qui vient de l'insulter :

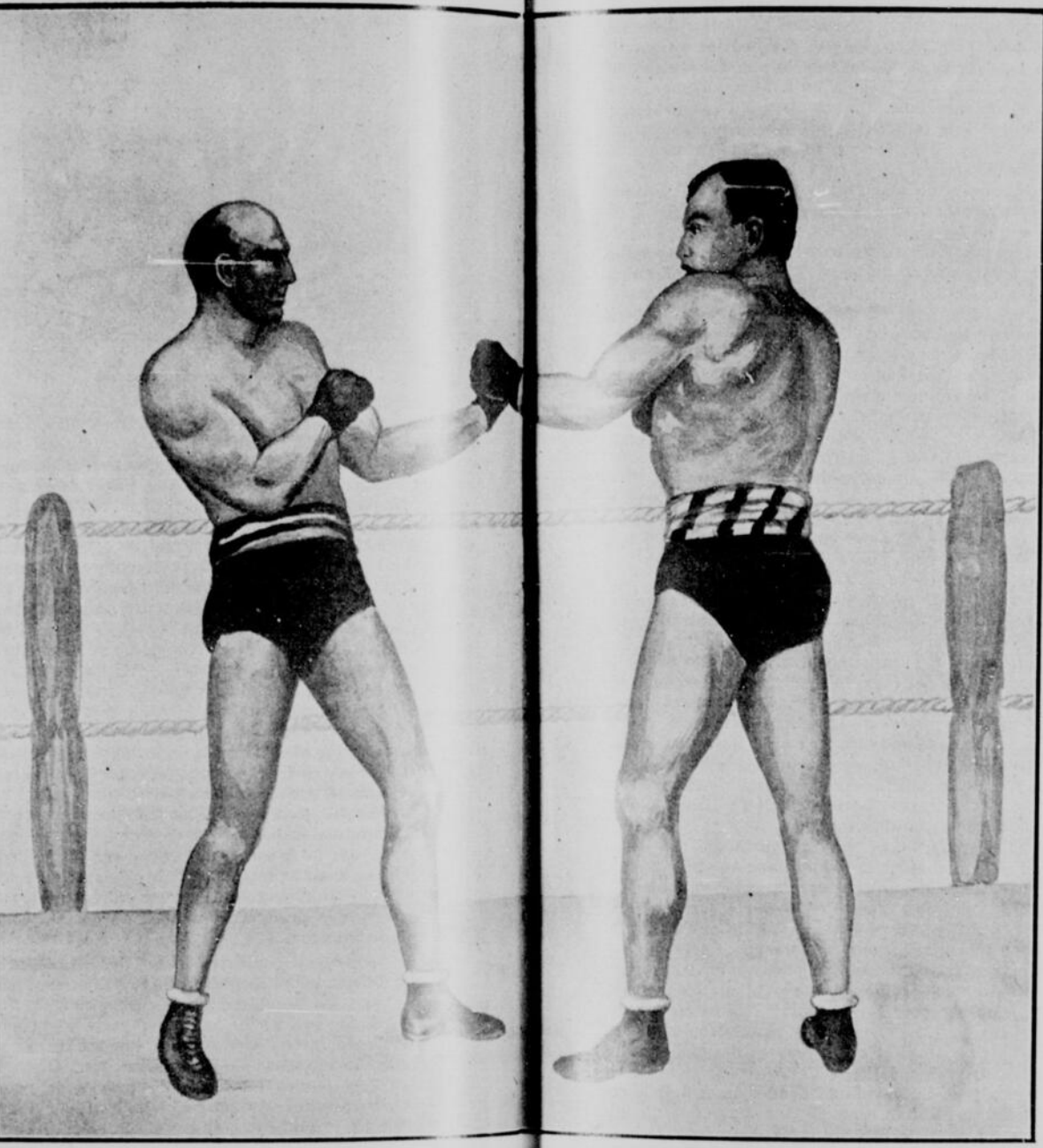
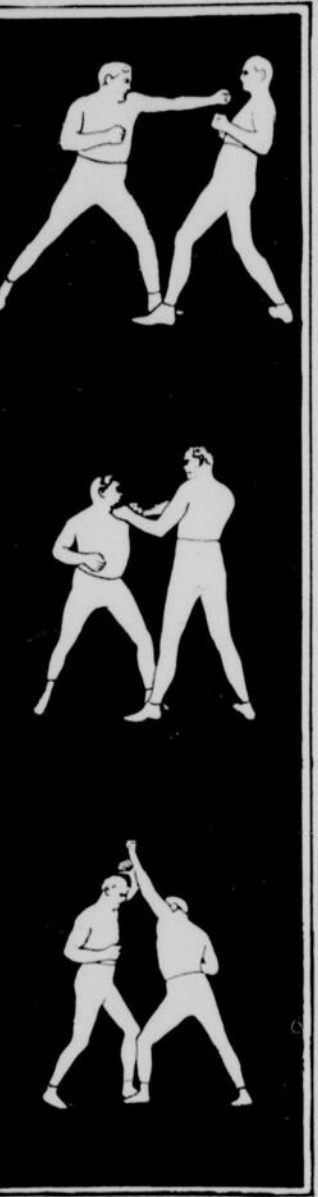
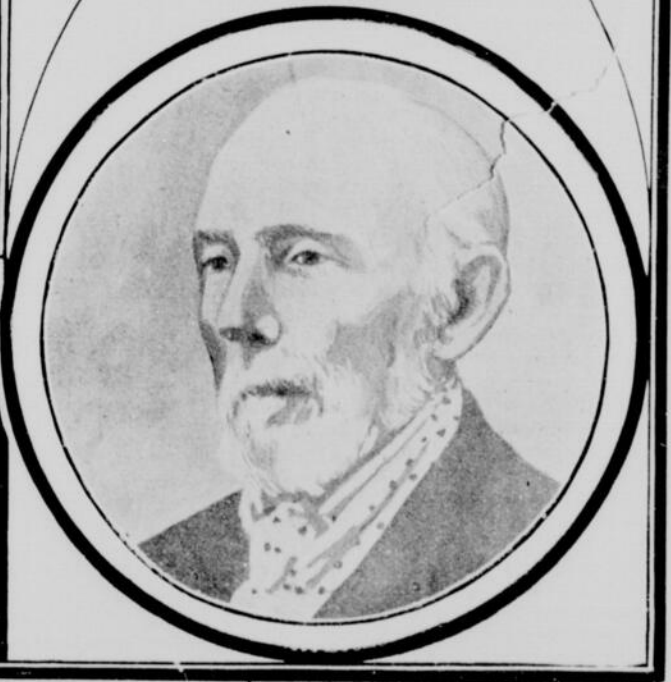
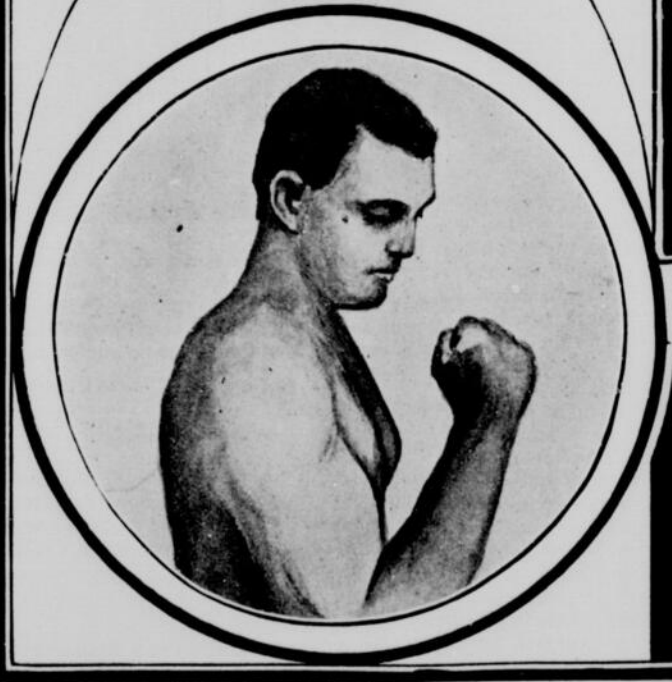
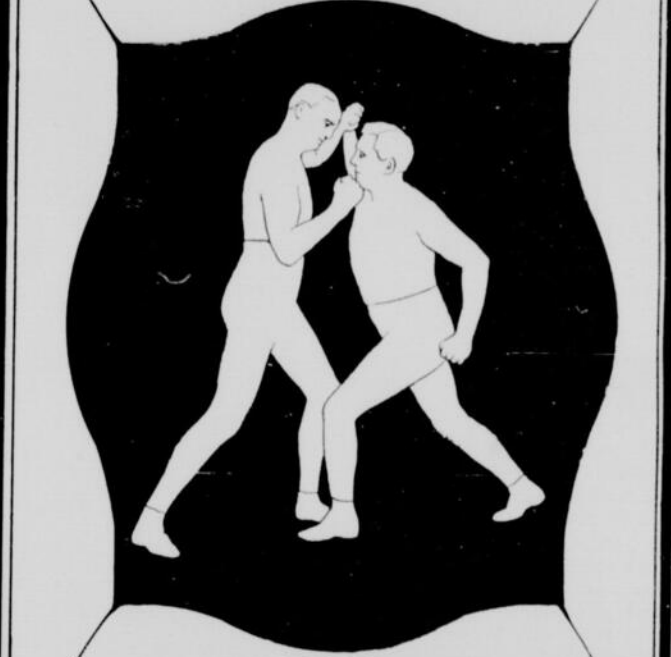
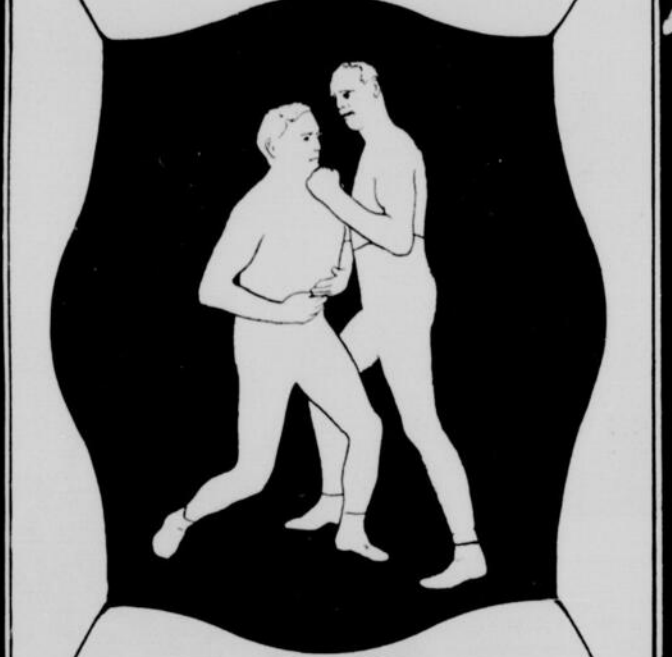
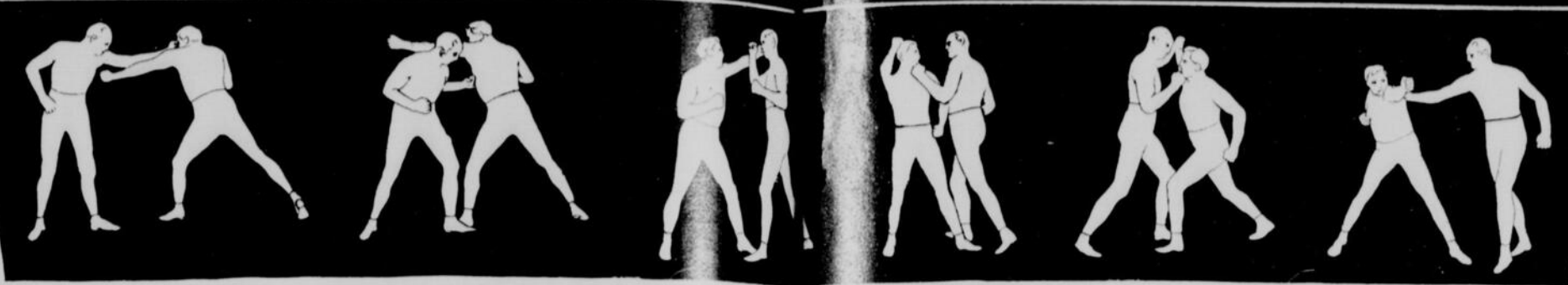
—Je ne connais pas d'idiot plus bête que vous !

Alors, le supérieur, d'une voix conciliante :

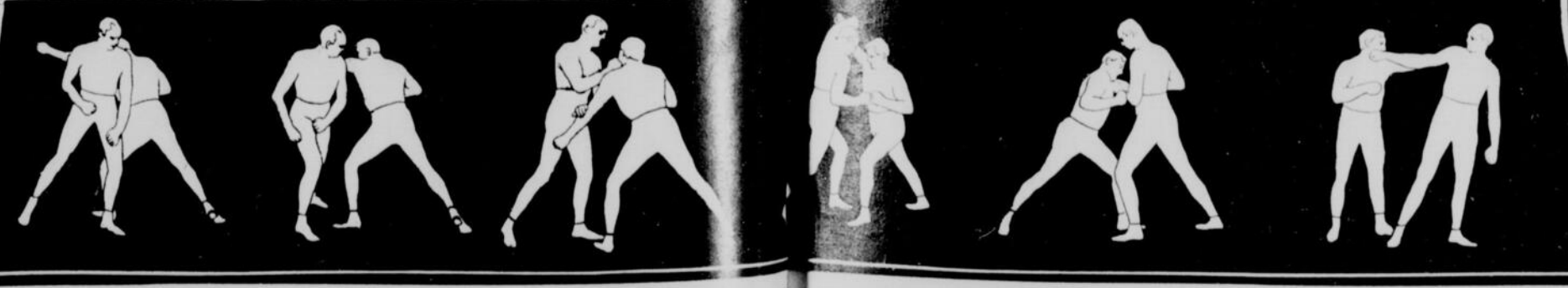
—Allons, allons, messieurs, vous oubliez que je suis là !



La boxe en Angleterre au commencement du XIXe siècle



PAUL CARON - 1902.



JAMES JEFFRIES, d'après sa plus récente photographie
JEFFRIES faisant ressortir son développement musculaire

LE CHAMPION JAMES JEFFRIES ET LE CHAMPION BOB FITZSIMMONS
DANS L'ARENE DE SAN FRANCISCO VENDREDI SOIR

ROBERT FITZSIMMONS, d'après sa plus récente photographie.
LE VIEUX PÈRE DE BOB

Les silhouettes du dessin ci-dessus, reproduisent les principaux coups de la fameuse bataille FITZSIMMONS-JEFFRIES de 1899.

LA MODE ILLUSTRÉE

Il n'y a pas sujet de plus d'actualité que les blouses légères pour été. Nous écrasons de chaleur.

Rien n'est plus agréable à porter en été, dans la maison ou dehors, sous la veste de toile ou de lainage, que les corsages légers.

C'est d'abord la simple blouse chemisier, toujours seyante, et que l'on peut copier en oxford ou en l'une de ces exquises étoffes de toile dont on trouve de jolis patrons dans des coloris séduisants, à des prix très abordables.

Quand on fait faire la chemisette à façon, il vaut évidemment mieux choisir une étoffe plus chère qui soit plus durable et plus solide. Il est agréable d'avoir dans son trousseau d'été plusieurs blouses chemisier, au moins deux, plutôt trois, car alors, on en a toujours une fraîchement repassée, toute prête à mettre tandis qu'on porte l'autre et que la troisième est au blanchissage ; ces corsages se blanchissent, on le sait, très facilement, et ce n'est pas leur moindre mérite.

Comme garniture d'encolure avec ces blouses, on porte toujours les cols empesés de toutes formes : beaucoup, cette année, sont ornés de plis ; j'aime mieux les cols empesés tout unis ; les plis forment une épaisseur qui fait ombre sur la blancheur immaculée qu'on aime à voir à ces parures.

Ce qui est très à la mode, moins masculin qu'à certains visages, ce sont les gentillesses cravates en batiste plissée ; on les garnit de valenciennes ou d'une fine guipure, ou bien encore on les borde d'un ourlet de couleur : mauve, rose, bleu, suivant la couleur de la blouse qu'ils accompagnent.

La blouse chemisier est le corsage simple pour le matin.

L'après-midi, on aime à porter avec la jupe claire du costume tailleur de promenade, un corsage moins "simplet" : chemisette en linon, en mousseline fleurie, en "linge" ; les corsages en "linge" se portent beaucoup.

Malgré son extrême simplicité de forme, il a un cachet d'élégance dû à l'étoffe dont il est fait : c'est une batiste blanche divisée, par son tissage même, en entre-deux, les uns étroits et unis, les autres plus larges et brodés de fleurettes au plumetis ; ces entre-deux sont séparés par une sorte de jour-échelle également tissé dans l'étoffe.

Le corsage, doublé de percale ou de batiste blanche, est extrêmement léger, d'une valeur de blanc aussi joye que seyante et facile à entretenir. Avec cette blouse on peut porter la cravate de batiste à double tour sous le petit col brodé et rabattu, ou bien une cravate longue et floue.

Les personnes d'un certain âge qui n'aiment pas à arborer de couleurs claires pourront choisir comme blouse d'après-midi, un corsage en foulard noir et blanc, pour accompagner une jupe noire, mauve et blanc, pour porter avec une jupe aubergine.

• • •

D'allures pimpantes, les petites jupes courtes donnent à nos élégantes la tournure enfantine de pensionnaires échappées du couvent. Simples, peu chargées, bialisant devant et derrière, élargies par un volant en forme, elles se font en serge, en chevrotte, en étamine, en alpaga ; leurs bords mouvementés, ondulants à chaque pas, laissent entrevoir les souples mousselines d'un jupon aux teintes claires, fanfreluché de dentelle aux tons crémeux. C'est la suprême coquetterie, ce dessous dentelé permettant d'accepter la simplicité de la jupe écourtée. Avec cela, un blouson-chemisette en faille en taffetas, à plis aplatis par des séries de piquures, s'alignant au bord des plis, de même teinte que le jupon. C'est la grande élégance ; et, au cou, le petit col Colinette rabattu, arrondi, souvenir de nos uniformes de pensionnaires. Les canotiers sont plats, à ailes larges, en fine paille de riz ; la jarretière en ruban de couleur, cerise ou verte. Les chaussures, découvertes jusqu'à la cheville, ont des coquetteries inaccoutumées : souliers en daim blanc, gris, tan ; bottines à guêtres blanches avec empeigne tan, chamois, grise ; ou, ce qui est le suprême dernier genre, en fin chevreau mordoré. Les chaussures rouges, vertes, violettes, bleues, sont moins bien portées ; elles demeurent

dans le domaine des parures excentriques qu'une femme de bon ton ne saurait adopter. Quant aux bas, on les assortit à la chaussure ; ils sont en soie et à jours ; les élégantes portent couramment des bas de deux lous la paire, dont l'élégance n'a d'égale que l'extrême fragilité ; parure coûteuse, qu'une femme raisonnable ne peut aborder ; mais, néanmoins, la mode devenant de plus en plus exigeante, il y a des nouveautés qu'il faut connaître, des élégances qu'il faut suivre, ne fût-ce que de loin, pour des solennités ou des cérémonies auxquelles nous ne pouvions pas toujours nous dérober.

Les garden-party sont les beaux jours des manifestations féminines. Robes claires, fraîches, lé-



Costume négligé de la dernière mode. A remarquer, les minuscules détails de cette toilette d'été.

gères, se meuvent à plaisir dans les parcs ombrés et verts, au milieu des orchestres exotiques, des allées enguirlandées de fleurs, comme pour une solennité de Fête-Dieu. Là, au moins, les toilettes circulent à l'aise ; loin de la bousculade du paddock, du pesage, les femmes du monde peuvent arborer les fraîches et claires mousselines qu'elles hésitent à mettre aux courses. Les encolures dégagées, les manches élargies sur un bras nu donnent un air de toilettes de soirée à ces robes fleuries ; un chapeau aux larges ailes corrige cette élégance et imprime la note juste à cette toilette d'après-midi.

J'engage nos aimables lectrices à prendre comme modèle, pour toilette d'été, de plage, de casino, le modèle suivant ; elle constitue une des plus délicieuses robes estivales qu'il soit possible de rêver. Avec cela, peu coûteuse, facile à porter, de

façon seyante pour les personnes fortes ou pour les personnes trop minces ; elle réunit presque tous les avantages qu'il est difficile de rencontrer à la fois sur une même robe. Elle est en batiste rose et blanche ; le corsage à groupes de petits plis piqués formant devant, et, dans le dos, large entre-deux au milieu, et, de chaque côté, petites bretelles à plis arrêtées, à mi-hauteur, par des entre-deux en batiste avec ruché en dentelle formant chevrons ; le haut se décolle carrément sous un col en batiste brodée blanche ; les manches courtes, plissées sur le dessus, sont rattrapées en bout-fant par des rubans de velours blanc, quadrillé ; ces rubans, posés à clair, retiennent un bayolet ample en batiste brodée avec transparent en mousseline de soie blanche. Au cou, charmant petit collier nouveauté, remplaçant le rang de perles, de corail blanc, de turquoises, fait de trois rubans de velours blanc rattrapés par des boucles de corail. La jupe est rayée de masses de plis d'inégales longueurs, et rayée, jusqu'à mi-hauteur, d'entre-deux posés en chevrons. Une ceinture de velours blanc se drapé à la taille. Un autre beau modèle est en piqué blanc, d'un beau piqué à côtes de moyenne grosseur, aux reflets soyeux de faille ; il convient pour toilette de plage ou de ville d'eau. Le corsage blousant à longues basques, en forme, est garni de plis formant bretelles ; des bretelles en taffetas vert passé, fixées par des boutons bijoux, s'égayent la matité du blanc. Un plastron minuscule, en taffetas vert passé, se fleurit, au corsage, d'une grosse fleur en mousseline de soie blanche à bouquets pompadour. Les manches ont des volants Régence avec leurs trois revers superposés, emboitant une manchette en mousseline recouvrant la main. La jupe est simple, arrondie sous trois plis de taffetas vert passé. Jupon en taffetas blanc rayé de vert ; des volants Tom Pouce, en taffetas blanc bordé d'un galon comète ton ancien, s'échelonnent, sur le jupon, jusqu'à mi-hauteur.

Le tussor continue sa carrière triomphale ; il s'impose dans toutes les garde-robes on a une robe de tussor, comme il est de toute nécessité que l'on possède une robe de foulard. Ne dit-on pas que le vrai mérite finit toujours par percer ? Le succès de cette étoffe justifie pleinement cette assertion, car il est impossible de rencontrer costume plus pratique. Clair et coquet, il présente l'avantage de se blanchir aisément, de ne pas se chiffonner, de constituer une toilette facilement mettable, quoique habillée, et d'être absolument insaisissable. "Nos arrière-neveux nous devront ce costume", pourrions-nous dire, car si la mode changeante a refait, d'ici quelques années, le tour qu'elle vient d'accomplir nos descendants retrouveront, dans nos réserves, le tussor qui fit notre joie et celle de nos grand-mères.

Cette étoffe exige peu de garniture ; velours noir ou velours cerise y mettent une note chaude, tranchant de façon gaie sur le grain uniforme du tissu. Voici une toilette en tussor à corsage blousant, garnie d'entre-deux en imitation chartré crème tournant autour du corsage ; celui-ci s'entr'ouvre par devant sur un plastron en mousseline de soie blanche plissée à la machine. Les rubans en velours cerise No 1 rayent l'échancré par devant, se liant en un noeud à pans retombant. Un entre-deux, bordant deux masses de plis, encadre le devant en mousseline. Ceinture en velours cerise. La jupe est garnie de deux masses de plis encadrant le tablier par devant, s'arrêtant, à mi-jupe, au bord de trois rangées d'entre-deux chantilly blanc, ceinturant la jupe. Chapeau en paille tussor, enroulé de cerises et de petits noeuds en velours cerise. Noeud en velours cerise sous le chapeau. En tussor également, ce modèle donne le corsage, froncé, se serre sous une haute ceinture en tussor rayée de biais de taffetas blanc. Un grand col en cluny encadre les épaules, bordé de trois biais alternés en tussor et satin blanc. Le long du corsage, descendent des entre-deux en cluny ; le même mouvement d'entre-deux se continue sur la jupe plissée. Les personnes qui savent combiner les dentelles Renaissance pourront facilement imiter en fin lacet, l'entre-deux cluny ; elles obtiendront ainsi, à peu de frais, une garniture coquette.

FRENCH.

Pour composer notre bonheur, il faut y faire entrer celui des autres.

Il n'est pas une chute, sauf la mort, dont on ne puisse se relever.

NOS CANADIENS A L'ETRANGER

FOXY

GRAND
- PA



ARON

1902

M. Eugène Robidoux, fils de l'honorable juge Robidoux, ou plutôt de son nom de guerre, Eugène "Redding", est présentement parmi nous, se reposant des fatigues d'une saison de théâtre mouvementée. On sait, en effet, — j'entends ceux qui s'intéressent aux choses théâtrales, — que M. Robidoux joue premier rôle dans la célèbre pièce "Foxy Grandpa", qui a remporté un si grand succès aux Etats-Unis. C'est dans cette pièce excentrique que notre compatriote s'est révélé fin diseur, mime extraordinaire, enfin, acteur consommé. Comme l'a déjà écrit Alan Dale, le grand critique américain, c'est M. Robidoux qui était "the artistic hit of the performance" (le clou artistique de la représentation).

M. Eugène Robidoux, ou plutôt Redding, remplit tellement bien le rôle de Gosie du vieux Foxy Grandpa, qu'un expert même s'y laisse prendre.

C'est dans "Signor Bolero" que M. Robidoux a fait percer ses premiers talents, qui en feront, avant longtemps, une des étoiles de la scène américaine, et, partant, un nouveau titre d'orgueil pour ses nombreux amis du Canada.

Dans un coin de salon :
— Il me semble que Mme Z... est moins laide que de coutume ?
— Allons donc ! elle est quelquefois plus laide, jamais moins.

Naïveté.
Une jeune fille de la campagne, nouvellement mariée à un marchand de musique, voit arriver un acheteur dans son magasin.
— Avez-vous le "Barbier", de Rossini ?
— Non, monsieur, mon mari se rase lui-même.

Très poli. Un propriétaire conduit son hôte dans tous les recoins de sa ferme et veut lui montrer en détail même ses étables à pores. Au moment d'entrer, le visiteur recule poliment :
— Je vous en prie, après vous, dit le fermier avec un sourire. Je suis ici chez moi.

Le Gros Évènement de la Semaine

LA RENCONTRE DE JEFFRIES ET DE FITZSIMMONS. VENDREDI LE 25 JUILLET COURANT.
ÉVOCATION DE LEUR PREMIÈRE RENCONTRE, EN 1899.

C'est jeudi, le 25 juillet, qu'aura eu lieu à San Francisco, la rencontre de Jeffries et de Fitzsimmons, pour le championnat du monde. C'aura été le gros événement de la semaine.

Pour permettre au lecteur de mieux se rendre compte de la valeur respective des deux pugilistes, nous reproduisons ici le compte-rendu officiel de leur bataille de Coney Island, le 9 juin 1899 :

Coney Island, N. Y., 10 juin 1899. — James J. Jeffries, le jeune gérant, venu de l'Ouest pour s'attaquer au champion des pugilistes, a vaincu Robert Fitzsimmons, dans l'arène du Club Athlétique de Coney Island, hier soir. La lutte, terrible, a duré onze reprises. Jeffries est entré dans l'arène un étranger et il en est sorti le vainqueur du championnat des deux classes, "middle weight" et "heavy weight".

Pendant la lutte, Jeffries n'a pas un seul instant couru un danger, et après avoir observé son adversaire durant les premières rondes, il a pris aussitôt l'offensive et ne s'est plus laissé dominer. La victoire lui était assurée dès la neuvième ronde, et le combat aurait pris fin à la dixième, si le temps n'avait manqué.

On avait reconnu que Jeffries aurait un immense avantage par son poids, sa taille et son âge, mais les milliers de gens qui ont pris parti pour son adversaire et l'ont soutenu, savaient que Jeffries était lent dans ses mouvements, et que, sous ce rapport, il serait absolument à la merci du boxeur accompli qu'il avait pour adversaire.

Il a montré, au contraire, qu'il était aussi vif que l'homme qu'il rencontrait et à qui il infligeait une défaite complète dans un combat loyal. Jeffries est un véritable géant, et ses mouvements ont une vivacité extraordinaire, si l'on tient compte de son immense stature.

Voici maintenant la bataille décrite ronde par ronde :

PREMIERE RONDE

Les deux pugilistes se présentent au centre de l'arène. Fitzsimmons s'éloigne un peu et Jeffries se tient près du milieu. Jeffries cherche évidemment à se servir de sa droite. Fitzsimmons dirige sa gauche sur la tête, mais Jeffries l'esquive habilement. Jeffries essaie de sa gauche, mais en vain ; il se reprend et cherche à frapper Fitz à l'estomac, mais sans résultat ; il n'est pas plus heureux avec un moulinet de gauche sur la joue de Fitz. Jeffries dirige sa droite sur le corps et sa gauche sur la tête de Fitz, mais ce dernier pare les coups. Fitz atteint Jeffries de sa gauche au cou ; il essaie un moulinet de droite

sur le cou, mais le coup n'a pas d'effet.

Les lutteurs se prennent à bras-le-corps, mais se séparent. Jeffries tente un coup de droite sur la joue, mais il manque le but ; Fitz pare un autre coup de gauche et envoie sa gauche sur l'oreille de Jeffries, lorsque sonne la fin de la première ronde.

DEUXIEME RONDE

Fitzsimmons, au milieu de l'arène, a fait reculer



Jeffries, puis l'a touché au corps avec la main gauche. Jeffries répliqua de sa main gauche fortement à la figure. Jeffries tenta un coup de la gauche au corps, mais ce coup fut complètement paré. Jeffries prit alors une attitude inclinée, harcelant le corps de son adversaire avec sa gauche, mais il fut encore arrêté dans ce mouvement, qui fut suivi d'une prise de corps.

Jeffries donna deux coups de la gauche au corps et trois coups de la gauche à la figure de Fitzsimmons, sans recevoir rien en retour. Fitzsimmons

essaya de frapper de la droite à la tête, mais manqua le coup et il y eut nouvelle prise de corps, et le referee les sépara. Jeffries essaya un coup à la tête, mais Fitzsimmons l'évita. Jeffries essaya d'un moulinet de la gauche à la tête, et un autre au corps, mais Fitzsimmons évita pareillement les deux coups en s'éloignant. Jeffries étendit alors Fitz de tout son long sur le dos d'un coup droit sur la bouche. Le champion se releva en deux secondes, et la cloche sonna.

TROISIEME RONDE

Fitzsimmons, en commençant cette ronde, paraissait très déterminé. Jeffries prit l'offensive, il y eut deux prises de corps sans résultat. Fitzsimmons essaya un coup de droite au corps, manqua le but, et on vit alors qu'il saignait du nez. Le premier sang en faveur de Jeffries. Après une autre prise de corps, Fitzsimmons donna un grand coup de la gauche à la figure de Jeffries, et répéta le coup deux fois. Venant au centre de l'arène, Fitzsimmons donna encore un coup de la gauche à la mâchoire et un autre à l'oreille de Jeffries. Jeffries recula en donnant un coup de la gauche au côté de la tête et il y eut prise de corps. Après quelques feintes, Jeffries envoya les deux mains sur le corps de Fitzsimmons, qu'il repoussa d'un coup de la main gauche dans la poitrine.

Fitzsimmons essaya de donner un moulinet de la gauche à la tête, et il y eut prise de corps. Fitzsimmons donna un coup de la gauche à la tête et en reçoit un de Jeffries à la figure, au moment où la ronde prend fin.

QUATRIEME RONDE

Fitzsimmons se présente, déterminé, tente un coup droit, manque de tomber, prise de corps. Jeffries essaie un coup de gauche sur le cou, que Fitz bloque de son corps, et lui porte un coup de gauche dans l'estomac. Jeffries porte deux terribles coups de gauche sur le côté de la tête de Fitzsimmons. Fitzsimmons riposte par un coup gauche à la tête. Après quelques feintes, Fitz porte un coup droit sur l'œil et est sérieusement atteint sur le corps par un coup droit de Jeffries. Un dur coup sur la tête par Fitz a pour réponse un coup de gauche de Jeffries sur le cou. Jeffries donne un vigoureux coup de gauche sur la poitrine de Fitz, qui recule, mais revient rapidement et lui donne un coup de gauche sur la mâchoire.

CINQUIEME RONDE

Fitz donne un coup de la gauche sur la figure de Jeffries et lui fend l'œil, qui saigne abondamment. Jeffries riposte par un coup de gauche sur l'oreille. Fitz tente un coup droit sur l'œil endommagé, mais sans résultat, puis un coup de gauche que Jeffries évite. Fitz donne un léger coup de gauche sur la bouche de Jeffries et le fait reculer vers les cordes. Jeffries essaye un coup de gauche sur le corps et laisse une ouverture dont Fitz ne profite pas. Jeffries donne un coup de gauche sur la mâchoire et un autre sur la bouche, sans retour. Fitz se précipite et manqua de tomber à travers les câbles. Il se relève et porte un coup gauche sur le corps de Jeffries, qui lui en donne deux sur la poitrine. La cloche sonne.

SIXIEME RONDE

Fitzsimmons se précipite dans l'arène et Jeffries recule. Fitz donne un léger coup de gauche à la tête. Tous deux essayent des coups de gauche à la tête, mais ces coups ne portent pas. Fitz frappe de sa gauche la figure de Jeffries par deux fois. Après une prise, Fitz envoie sa gauche sur la figure, et sa droite sur l'œil blessé. Une autre prise a lieu, et le referee les sépare. Fitz donne deux coups de gauche sur la tête, et un coup de gauche sur la poitrine. Après une prise, Fitz donne un coup de droite, qui est le dernier de la ronde.

SEPTIEME RONDE.

Jeffries a été un peu lent à reprendre la lutte. Fitz essaye de lui donner un coup de la droite sur la tête, mais ne l'atteint que légèrement au côté. Jeffries lui donne un coup de gauche au côté, puis il essaie un coup droit de la gauche à la figure, mais ce coup est paré et il en reçoit un de Fitz au côté. Fitz ajoute à cela un coup de gauche sur le cou. Jeffries essaye de le pousser sur la corde, mais il s'échappe. Puis une prise rapide a lieu, au cours de laquelle de légers coups sont échangés. Fitz porte un coup de gauche sur le côté de la tête de Jef, qui lui administre un vigoureux coup sur le corps, mais reçoit à son tour un coup sur le coeur.

HUITIEME RONDE.

Jeffries est lent à se remettre au combat, et le referee doit l'avertir. Les deux hommes se battent activement, sans se faire beaucoup de mal. Fitz lui envoie sa gauche sur les côtes, et Jef lui donne deux coups de gauche sur la figure. Fitz donne un coup de droite sur l'oeil de Jeffries, qui répond par un coup violent sur le corps. Fitz essaye un coup de gauche sur le corps de Jef, mais il en reçoit un sur la tête. Ce coup est suivi d'un autre de la gauche sur sa figure, et Fitz s'en va en chancelant vers la corde.

NEUVIEME RONDE.

Les deux combattants se remettent activement au combat ; Fitz est l'agresseur, mais Jef le calme d'un coup de droite sur la figure. Fitz manque son coup de gauche et reçoit un coup vigoureux sur le corps. Il y a alors une prise de corps, puis Jeffries frappe deux coups de sa gauche Fitz sur le nez. Bob se met à saigner de nouveau. Jef atteint de nouveau Fitz à la tête, de la gauche, puis lui administre un autre coup de gauche sur le nez. Fitz ne répond pas. Jeffries lance un terrible coup de droite sur le coeur de Fitz. La cloche sonne. Jeffries est le vainqueur de cette ronde.

DIXIEME RONDE.

Jeffries s'est avancé confiant, et Fitz avait l'air déterminé. La Californien fut le premier à frapper un coup droit de la gauche sur le corps, en remontant jusqu'à la tête, Fitz se cramponnant à son adversaire. Après quelques feintes, Fitz chercha à frapper de la gauche en moulinet, mais manqua son coup, mais une seconde plus tard, il se releva et lançait un coup de la gauche sur le nez du Californien. Un coup droit du poing gauche de Jeffries fit branler la tête de Fitzsimmons et un autre coup sur la mâchoire étendit Fitz sur le dos. Fitz était étourdi quand il se releva, au bout de cinq secondes, et deux coups successifs de droite et de gauche sur la mâchoire le renversèrent de nouveau. Il se releva de nouveau après cinq secondes.

des, et Jeffries l'accabla dans le coin, cherchant à lui donner son coup de grâce. Mais la précipitation de Jeffries l'empêcha d'arriver à ce résultat.

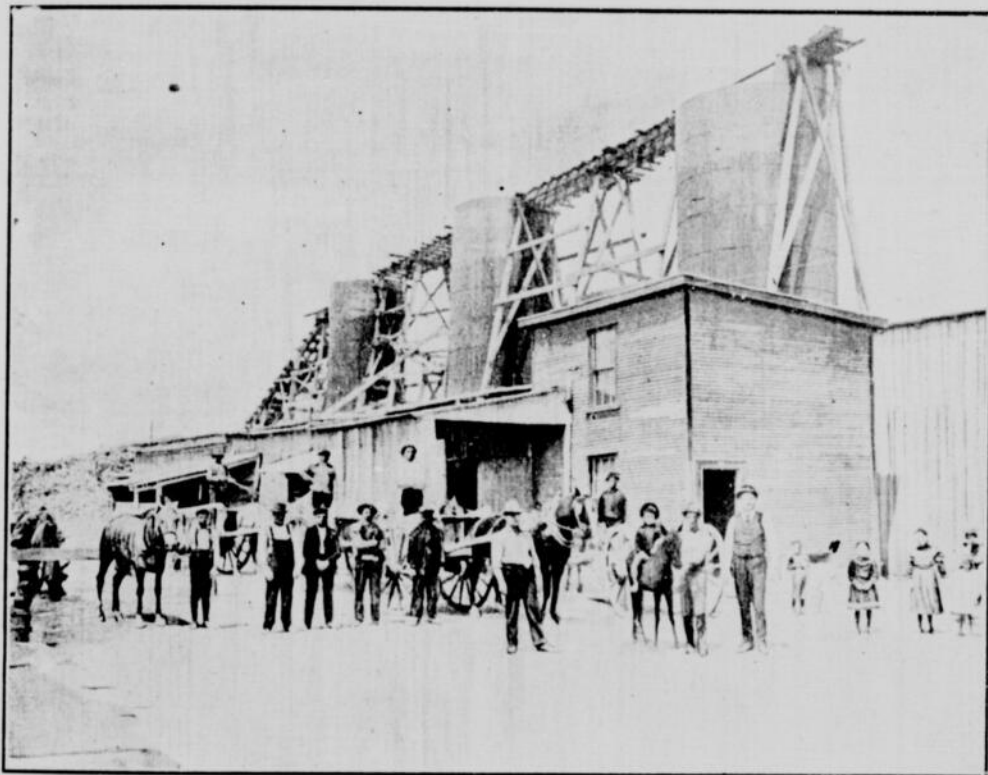
ONZIEME RONDE.

Fitzsimmons s'avança lentement, mais prit l'offensive. Jeffries l'évitait et cherchait l'occasion de lui porter un coup définitif. Il y eut trois prises de corps. Jeffries frappa deux fois de la droite au coeur de Fitz, qui fit reculer celui-ci, puis donna un coup de la gauche au cou, suivi d'un second à la poitrine. Fitzsimmons s'approcha et tenta de frapper de la droite la mâchoire de Jef, mais sans résultat. Cependant, il réussit à éviter le coup que le Californien lui destinait. Jeffries prit alors l'offensive et frappa de la gauche la tête de son adversaire. Un nouveau coup de Jeffries sur la mâchoire de Fitz étourdit ce dernier, qui demeura sans défense au milieu de l'arène.

Jeffries regards une seconde et vit qu'il l'avait à sa merci. Il lui porta du poing gauche un formidable coup à la mâchoire. Fitz tomba. Il était vaincu, et le Californien était proclamé champion.

La onzième ronde a pris une minute et trente-deux secondes et trois-cinquièmes.

Aussitôt que Fitz fut transporté à ses quartiers, les spectateurs s'avancèrent et franchirent les cordes, et la police eut beaucoup de difficultés à éloigner la foule de l'arène, réservé aux pugilistes. L'enthousiasme était délirant.



Un endroit typique de Montréal que nos lecteurs sauront bien reconnaître. Photographié par un concurrent dans le grand concours photographique institué par l'ALBUM UNIVERSEL.

VARIÉTÉS

Un bobereau qui croyait avoir à se plaindre du maréchal de la Melleraye lui dit :

—Si je ne suis pas maréchal de France, je suis du bois dont on les fait.

—Vous avez raison, lui répondit le maréchal... quand on en fera de bois, vous y pourrez prétendre.

Un solliciteur se présente chez le baron Rapineau, un avare de la belle espèce, et il lui peint la détresse profonde dans laquelle il va se trouver.

—Mes ressources sont épuisées, monsieur le baron ; la misère frappe à ma porte...

—Eh bien ! N'ouvrez pas, mon ami !

Un affreux voyou vient de s'entendre condamner, pour la dixième fois au moins, à quelques mois de prison.

Le président, lui reprochant sa conduite, qu'il attribue aux mauvaises fréquentations :

—De quoi, s'écrie le récidiviste, je passe ma vie avec les magistrats !

Une bonne raison, d'après un croquis d'Henriot :

—Pourquoi en voulez-vous tant aux curés ?

—D'abord, il y en a un qui a béni mon mariage ; ça ne m'a pas porté bonheur.

Un homme humilié par son bienfaiteur est bien plus à plaindre qu'un bienfaiteur qui ne trouve que des ingrats. — Duclou.

ROD. CARRIERE
Opticien diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie
Ajustement parfait. Appointements par téléphone. — Bell Est 2257

SALON ET MAISON PRIVÉS
1540 RUE SAINTE-CATHERINE

"ANTIKOR - LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.

A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.
PLUS DE CORS AUX PIEDS !

LUNETTES PINCE-NEZ
JUMELLES LONGUE-VUES

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO
Gémit, M. E. De MESTRE, Ex-associé de
HEARN & HARRISON, Opticiens
Fabricants et Importateurs d'Instruments d'Optique, de Mathématiques, d'Ingénieur et de Marine, Hydromètres, Thermomètres, etc.
1628 rue Notre-Dame, Montréal, Canada
Téléphone Bell, Main 1752. L.H.O.

Nous avons des Terrains pour Tous
POUR L'OUVRIER ET LE MILLIONNAIRE



Votre choix d'un grand nombre de Lots, entre les rues Ontario et Sherbrooke, adjacents aux nouvelles usines du C. P. R., pour

\$325.00

Conditions: \$10.00 comptant et \$1 par semaine, sans intérêt.

Hâtez-vous d'acheter, car les prix vont bientôt augmenter.

U. H. DANDURAND

Bureau Principal, 8 et 10 Edifice de "La Presse."

LE CHANT DU SOIR

Ravissante berceuse qui fait présentement fureur dans les salons de Paris.

PAROLES DE PROVENSAL

MUSIQUE DE MARIETTI

CHANT

*Andantino
très calme*

Voi-ci la nuit, la pai-si-ble na-

PIANO.

.tu, te est sans voix On n'en tend plus que le vent qui mur-mu-re dans les

bois La fir-ma-ment de mil-le feux scin-til-le et gai

ment Le ros-si-gne! chan-te sous la char-mil-le son doux

rallenti

suivez.

bien égal

chant C'est le chant du soir qui charme et con-so-le. Aujourd'hui qui s'en-

un peu plus lent.

pp

vo-le, il dit au re-voir C'est le chant du soir C'est le chant du soir Dormez Bon-

a volonté

en dehors

mf *suivez.*

Même Mouvt

.soit Voi-ci la nuit, la mère a-vec ten-

mf

.dres-se Dou-ce-ment Sur ses ge-noux long-temps berce et ca-

.res-se son En-fant Ce cher ob-jet la tient cha-que soi-

rallenti
-ré. e en e. veil, Par ses chan. sons elle appelle la té. a Du som.
suivez.

bien égal
-meil un peu plus lent. C'est le chant du soir qui charme et con. so. le au jour qui s'en
les 2^{es} *pp*

vo. le il dit au re. voir C'est le chant du soir, C'est le chant du soir en dehors
mf

Dormez Bon soir Voici la nuit: Sur l'eau tranquille
mf

glis. se Len. te. ment un frêle es. quif gui. dé par le ca.
mf

pri ce Du cou. rant Tout dort au loin, mais le Dieu d'a. mour veille sur les
suivez.

flots. Le bruit lé. ger d'un doux bai. ser re. veil. le Les é.
suivez.

bien égal
Un ^{chos} peu plus lent C'est le chant du soir qui charme et con. so. le au jour qui s'en.
2^{es} *pp*

vo. le il dit au re. voir C'est le chant du soir C'est le chant du soir en dehors
mf

rallenti
Dormez bon soir.
suivez *mf* en rallentissant

LES HOMMES DE DEMAIN

LOUIS LÉTOURNEAU, DE QUÉBEC

Que sous un ciel sombre, humide et froid, les Anglais se plaisent aux jeux que nous avons décrits ailleurs, il n'y a là rien d'étonnant. Les amusements d'un peuple sont en raison directe de son caractère, et le caractère des peuples dépend ordinairement des latitudes qu'ils habitent. Les Anglais sont fidèles à leur nature, en aimant la viande saignante, la poésie un peu sauvage et les exercices violents. Mais qui se douterait que Venise, Venise, la folle et la riieuse, se soit livrée, pendant plusieurs siècles, depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque de la Révolution, à des distractions de ce genre ? d'où vient que, dans ces fêtes brillantes, où la mascarade, la danse, l'amour et la musique n'avaient jamais trop de place pour leurs ébats, dans ce carnaval célèbre qui attirait autrefois des étrangers de tous les points de l'Europe, on eût introduit des jeux dont la force physique faisait tous les frais, entre autres ce qu'on appelait les "Forze d'Ercole", c'est-à-dire les "Travaux d'Hercule" ?

Qu'avait à voir Hercule parmi ce peuple léger et frivole ? Hercule filant aux pieds d'Omphale, à la bonne heure, mais non Hercule domptant les lions et les hydres. Ces spectacles, d'une origine très ancienne, avaient un but, dont les visiteurs étrangers ne se rendaient peut-être pas compte, mais que le gouvernement ombrageux de Venise savait fort bien apprécier.

Le sénat entretenait ainsi la rivalité entre deux factions puissantes, les "Castellani" et les "Nicoloti", qui prenaient part à ces jeux et luttaient à qui déploierait le plus de force et d'adresse. Les Castellans et les Nicolotes tiraient leur nom du quartier qu'ils habitaient, des rues "di Castello" et "di San Nicolo", situées sur les deux rives du Grand Canal, et séparées par un pont, sorte de terrain neutre entre deux camps ennemis. Ce terrain devenait quelquefois un champ de bataille vivement disputé.

On ignore quelle était l'origine de l'ardente rivalité qui régnait entre les Castellans et les Nicolotes. Les uns prétendent qu'elle datait des premiers temps de Venise, alors que les îles, qui forment aujourd'hui la ville des Lagunes, n'étant pas réunies entre elles, et les droits de chacun étant encore incertains, les limites des propriétés incertaines, on se disputait un coin de mer pour la pêche ou un coin de terre pour la chasse. Les autres la font remonter à l'époque où les habitants d'Equilium et ceux d'Héraclée, chassés par l'invasion des barbares, vinrent chercher un refuge au milieu des lagunes, et s'établirent sur les rives opposées du Grand Ca-

nal ; or, ces émigrants étaient des ennemis déclarés. En se mêlant aux indigènes, ils leur communiquèrent l'esprit de jalousie et de haine qui les animait, et qui ne fit que croître avec le temps.

Les enfants des deux partis se rencontraient-ils dans les rues, c'était aussitôt une lutte acharnée. Personne ne s'empessait de les séparer ; bien au

aristocratie qui cherchait à garder pour elle seule la richesse et le pouvoir. Diviser pour régner, telle était la politique du gouvernement de Venise à l'intérieur.

Les Castellans et les Nicolotes ne s'apercevaient pas qu'ils fortifiaient par ces rivalités un pouvoir jaloux de ses privilèges, et ennemi des droits du peuple, pouvoir qu'il leur aurait été si aisé d'affaiblir par leur union. Une autre cause de jalousie, c'était que les Nicolotes avaient le droit d'être un doge particulier, un artisan du quartier Saint-Nicolas, que les Castellans criblaient de quolibets et de sarcasmes.

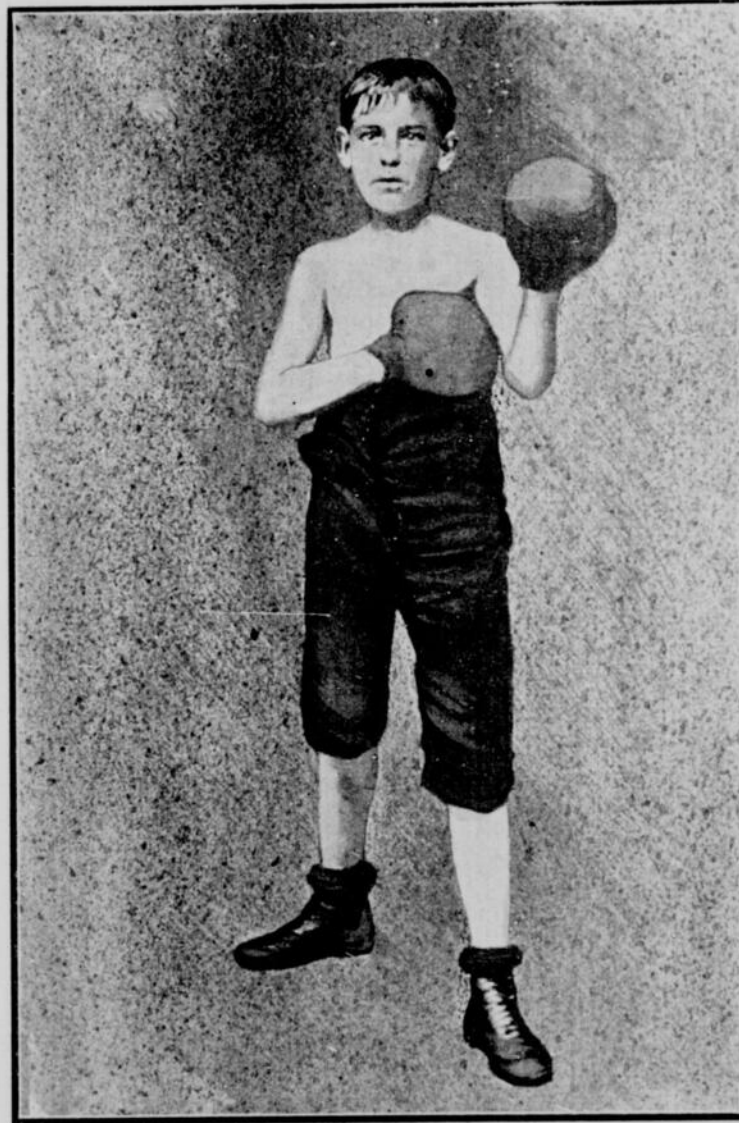
Mais c'était surtout aux jours solennels que cette animosité se manifestait publiquement et passait des paroles à l'action. Le "Glovedi grasso"

(jeudi gras) était une de ces occasions autorisées par les lois, et que les partis opposés saisissaient avidement. Ce jour-là, il y avait grand pugilat entre les deux factions ; l'arène était le pont dont nous avons parlé ; les Castellans et les Nicolotes, portés sur la rive qui formait la baignoire de leur quartier respectif, en partaient et se lançaient sur le pont ; on se rencontrait au milieu ; c'était à qui ferait le passage et se viendrait sur la rive opposée, capée par ses adversaires. Il faut ajouter que le pont n'avait pas de parapet ; c'était là le côté comique de la lutte, qui toutefois ne se terminait sans effusion de sang ; quelquefois même on devait repêcher les morts.

Nous avons connu il n'y a pas très longtemps, au Canada, et peut-être la tradition en subsiste-t-elle encore un peu à Québec comme à Montréal, des rivalités à peu près semblables entre jeunes Canadiens et Irlandais, à l'intersection de certaines rues aboutissant à des écoles de langue différente. Nous ne sommes pas loin de croire que ces rencontres, si non meurtrières, souvent sanglantes, faisaient l'affaire de certains personnages posant au rôle de chef de faction ; en tout cas, si elles devaient recommencer aujourd'hui, on trouverait, à Québec, en la personne de Louis Létourneau, un petit Canadien qui ne s'en laisserait imposer par aucun Irlandais de son âge.

Ce jeune homme vient d'atteindre sa seizième année, et il n'est ni grand ni pesant. Son poids est de 85 livres, et, jusqu'ici, il a battu quiconque s'est présenté devant lui au Patinoir Miroir. Encore vendredi dernier, il faisait mordre la poussière

à un grand gaillard, pesant environ 110 livres. Létourneau est un petit bonhomme qui promet pour l'avenir. Doué d'une intelligence au-dessus de la moyenne, il cultive incessamment tous les secrets de l'art qu'il apprend ; et, grâce à sa force physique, il réussit déjà à donner du fil à retordre à plus d'un vieux boxeur de la classe de 110 livres. C'est un garçon pratique, qui ne se laisse pas embêter par les compliments flatteurs qu'il reçoit ; il travaille le jour à la mégisserie de MM. Pion et Cie, et tous les soirs, il s'entraîne à la boxe.

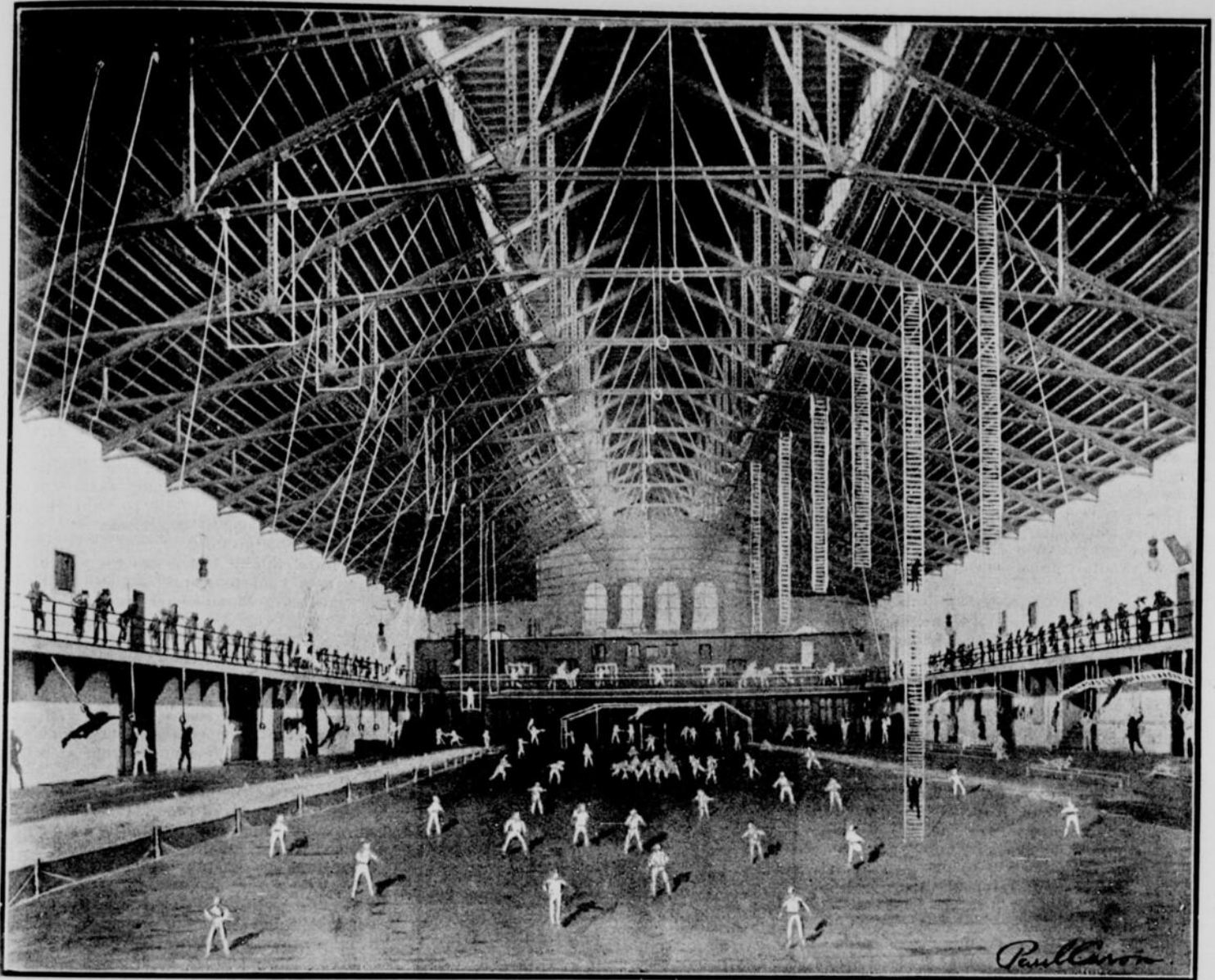


LOUIS LÉTOURNEAU

contraire, on laissait couler le sang, non en trop grande abondance, mais assez pour que le vaincu conservât le désir de se venger à la première occasion. Le gouvernement de Lacédémone poussait la jeunesse à des luttes semblables, fait remarquer Amelot de la Houssaye ; mais au moins, c'était pour la former à la guerre ; tandis qu'en cette occasion, il ne s'agissait que de semer et d'entretenir la division parmi la populace. En effet, si les citoyens, au lieu de se jalouser, s'étaient unis ; si en s'unissant ils s'étaient comptés, c'en était fait de l'autorité des patriciens ; car le peuple aurait vu combien il était supérieur par le nombre à cette

LES GRANDS PROJETS.

LA TRANSFORMATION DE LA SALLE D'EXERCICE MILITAIRE, A MONTRÉAL, EN UN IM-MENSE GYMNASE. Voir la page 290.



MARIAGE CHIC

Le mariage de M. le Dr L. G. Pinault avec mademoiselle Aline de La Bruère, à Québec, le 8 juillet, a été tout un événement social.

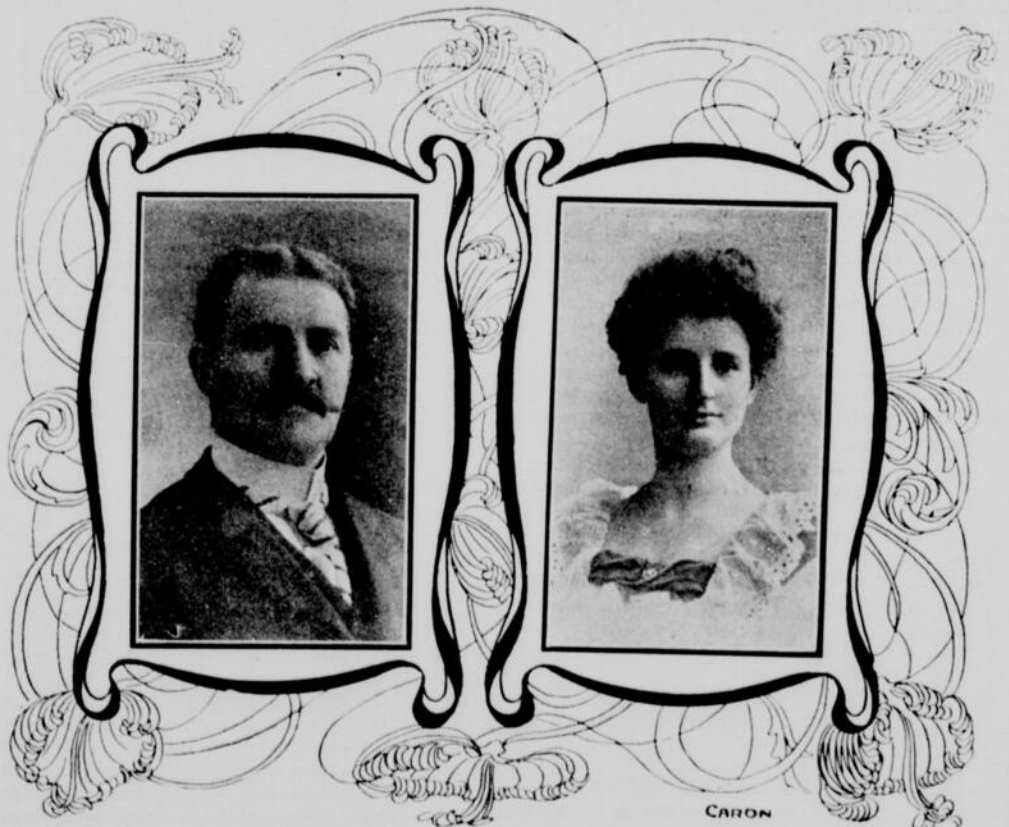
Le mariage a été célébré, à neuf heures du matin, à la chapelle du Sacré-Coeur de la Basilique, par M. l'abbé Lindsay, chapelain du monastère des Dames Ursulines de Québec.

Mademoiselle Aline De la Bruère est la fille cadette de l'Hon. M. P. Boucher de la Bruère, surintendant du département de l'Instruction publique de la province. Elle était accompagnée de son père, et le Dr Pinault, par son oncle, le lieutenant-colonel Pinault, député ministre de la milice du Canada.

Plusieurs invités ont assisté à la cérémonie, après quoi les nouveaux mariés et les invités d'appoint se sont rendus au Château Frontenac. M. et Mme Pinault sont partis pour un voyage dans l'ouest. Ils habiteront Campbellton, N. B., où le Dr Pinault est établi depuis environ un an.

Au nombre de ceux qui ont envoyé des cadeaux on remarque :

M. et Mme A. Fortin, Melle J. Trudelle, Beauce ; Mme Nelson, St Paul, Minn. ; M. et Mme de la Bruère, M. et Mme L. Lussier, M. C. Cabana, Melle B. Cabana, Melle C. Dufresne, Mme C. E. Lemieux, Melle E. Renaud, Melle M. Dionne, M. et Mme O. Lemieux, M. et Mme O. Lemieux, M. et Mme J. N. Castonguay, Mme L. N. Lemieux, etc.



CHOSSES DU SPORT

LA BOXE

Encore quelques jours et le championnat heavy-weight du monde sera décidé. Qui l'emportera, du jeune géant Jeffries ou du vieux gladiateur Fitzsimmons ? C'est un problème bien difficile à résoudre. Il y a tant de choses à considérer dans une pareille rencontre !

S'il faut se baser sur les paris, qui ne sont pas aussi nombreux que d'habitude, Jeffries est le favori de la masse, du grand nombre. Ses admirateurs donnent 2 contre 1, pendant que les amis de Bob demandent 9 contre 5. Il sera donc facile aux deux camps de se rencontrer sur de pareilles bases, et il n'y a pas à douter qu'il se parlera une jolie fortune à ces taux. Fitzsimmons est anxieux de se laver de la défaite essuyée aux mains de Jeffries. C'est, à proprement parler, la seule tâche sur son blason de boxeur, et Bob voudrait bien la faire disparaître. Aussi, a-t-il pris toutes les précautions possibles pour arriver à son but. Jamais, peut-être, le vieil athlète ne s'est entraîné avec autant de soins. Il voudrait terminer sa glorieuse carrière par un coup d'éclat, et ce dernier triomphe lui vaudrait probablement toutes ses autres victoires.

Le championnat donnerait une fortune à Bob, et il le sait. Fitzsimmons est un caractère unique parmi les boxeurs. Il est comparativement très vieux au point de vue de l'athlétisme, mais l'âge ne lui a pas enlevé son pouvoir de frapper, et voir Fitz délivrer un "knockout" est une chose dont le public ne se lasse pas. Le public aime mieux voir frapper Fitz que de voir le plus terrible coup d'un autre boxeur. Et cela parce que son coup est plus net, plus rapide et plus facile à comprendre que celui de ses rivaux. Ce qui en fait la particularité, c'est que, dans ce coup, il n'entre pas la plus petite parcelle de chance : c'est un calcul. On connaît cette phrase de Sharkey, après leur rencontre, à Coney Island :

"Ce vieux Bob est un frappeur aussi habile qu'un tireur. Non seulement il frappe fort, mais il frappe là où il a visé."

Cette phrase de Sharkey en dit plus long que n'importe quel article sur la raison du succès de Fitzsimmons dans l'arène pugilistique.

Son âge, son amour pour les chevaux, les chiens et les animaux sauvages, le fait qu'il travaille encore à son métier de forgeron, tout cela le pose devant le public, et si Fitz pouvait ajouter à cela le titre de champion, il aurait une fortune entre les mains.

En sa qualité de champion, Fitzsimmons pourrait commander presque n'importe quel prix comme l'étoile dans un mélodrame, et il aurait du succès là où un acteur de talent serait un fiasco.

Jeffries ne peut tirer autant d'argent de son titre de champion que Fitz, parce qu'il n'a pas son succès au théâtre, mais il ne faut pas en conclure qu'il ne fera pas l'impossible pour conserver la suprématie chez les boxeurs. Il s'est entraîné avec soin et est dans la meilleure des conditions. Comme machine à se battre, machine de chair et de muscles, Jeffries est sans rival, dans l'opinion de bons juges, et tant que l'âge ou la dissipation ne l'auront pas affaibli, il triomphera de ses adversaires sans la moindre difficulté.

Mais s'il triomphe de Fitzsimmons, il sera difficile de lui trouver des adversaires qui attireront la foule et voudront de bonnes recettes. Jeffries aura le titre de champion mais n'en retirera probablement pas de grands bénéfices.

Les deux adversaires se sont entraînés dans les montagnes, loin des villes, loin du bruit, loin des visiteurs.

Jeffries s'est beaucoup livré à la chasse, qu'il considère l'un des meilleurs exercices possibles. L'air que l'on respire est pur et fortifie les poumons, et cette force des poumons est une chose essentielle pour un boxeur. Chasser sur les bords d'une montagne est un excellent exercice pour les muscles de la jambe, à condition qu'il n'y ait pas d'abus. Un autre avantage que donne la chasse,

selon Jeffries, c'est d'assurer un oeil rapide et sûr.

Il ne faut pas croire que Jeffries a négligé pour cela les exercices à l'intérieur de son gymnase. La lutte, la boxe, le jeu de paume, tout a été mis à contribution pour développer chez le musculeux géant de la souplesse et de la rapidité. Jeffries se déclare entièrement confiant de vaincre une deuxième fois le redoutable Bob.

Ce dernier est aussi confiant que Jeffries. Bien entraîné, vigoureux, actif, le vieil homme se sent aussi jeune que jamais. Son plan de bataille est



ALFRED LYNCH, de Québec.

Ce jeune boxeur n'est âgé que de 19 ans, et il est dans l'arène depuis environ deux ans. Il a marché de succès en succès depuis son début, ayant successivement battu Cantin, O'Reilly, Vézina, Aubin et Lortie, de Québec ; Tom Daly, de Boston ; Payne et Renaud, de Montréal ; Robinson, de Toronto, etc. Lors d'une récente rencontre avec Chamberlain, d'Ottawa, l'arbitre lui enleva cette bataille par une décision qui fut condamnée dans toute la presse de l'ouest.

établi depuis longtemps, et Bob assure que le monde sera surpris après cette bataille.

Il n'y a pas à douter qu'un bon nombre de réverends et autres du même calibre, qui clament contre les exhibitions de boxe vont tomber en syncope en apprenant que, parmi la haute gomme anglaise qui assistait aux tournois de pugilat, à Londres, pendant la semaine du couronnement, on remarquait principalement le duc de Connaught. Cette présence du duc n'est-elle pas une excellente réponse aux furieuses déclamations des adeptes de l'homicide rugby contre le sport de la boxe ?

LE BICYCLE

S'il faut en croire dame Rumeur, nous verrons bientôt Jimmy Michaël revenir à ses anciens amours. Il commence à en avoir assez du cheval, et il soupire après sa monture d'acier. Michaël n'a pas, comme jockey, tout le succès rêvé. Non pas qu'il ne puisse faire un bon jockey, mais il ne peut réussir à obtenir de bonnes montures, et il en est du turf comme de tout autre sport. Il faut arriver parmi les premiers, si l'on veut compter pour quelque chose.

Michaël fit beaucoup d'argent durant la dernière partie de la saison 1901, après que Tom Eck eut commencé à l'entraîner. Il est plus que probable que, si Michaël revient sur une piste de bicyclette, sera sous la gérance du vétérinaire Eck. C'est ce dernier qui a rendu fameux Johnny Nelson et Earl Kiser. Michaël a l'intention d'acheter deux puissants moteurs pour lui servir d'entraîneurs.

Le retour de Michaël dans les rangs des coureurs de distance moyenne donnera encore plus d'intérêt pour ce genre de course. Elkes, Whitthour, Stinson, Champion, Michaël, Joe Nelson formeront un noyau difficile à surpasser. Ce sera Michaël est difficile à prévoir, mais le "Welsh Rarebit" est essentiellement un bicyclette, et il a toujours été sans égal pour suivre un moteur. A-t-il perdu de sa vitesse et de son empanance ? C'est une chose que nous connaîtrons bientôt, car, s'il veut courir pendant la présente saison, Michaël devra commencer son entraînement sans plus de délai.

Le Grand Circuit commence ces jours-ci, et les conjectures vont leur train au sujet du coureur qui gagnera le championnat pour courtes distances. Kramer voit ses adversaires croître en nombre et en valeur de jour en jour.

Lawson, qui, l'an dernier, n'avait pas eu assez d'entraînement pour faire digne figure à côté du champion, est en parfaite condition aujourd'hui, et ses admirateurs sont confiants qu'il arrivera bon premier dans la course au championnat.

Major Taylor est revenu d'Europe et est encore incertain. Les règlements obligent les coureurs à suivre le circuit en entier, et ceci n'est pas du goût du nègre, qui voudrait conserver ses coupées françaises. Mais Major sera forcé de se soumettre, s'il veut courir, car les directeurs de la N. C. A. ne plieront pas devant lui. Son insuccès en Europe, ce printemps, bien que dû aux tactiques déloyales de ses adversaires, lui ont enlevé de son prestige, et il n'est plus l'attraction principale d'une course. On ne sera donc pas plus coulant avec lui qu'avec d'autres. Il est bien probable que Taylor signera ses entrées pour toutes les courses du Circuit, et dans ce cas, ce sera le plus dur adversaire de Kramer.

Un autre candidat est Fisher, de Chicago. Fisher a fort souvent vaincu Kramer, l'an dernier, et s'il avait un entraîneur capable de lui faire entendre raison et de lui faire suivre un entraînement régulier, il deviendrait un concurrent des plus sérieux. Fisher aime à prendre ses aises, et il n'est pas facile de le contraindre à s'entraîner sérieusement.

Plusieurs coureurs nouveaux feront aussi parler d'eux. George Schreiber est un coureur très rapide, surtout sur les petites pistes, de six ou huit tours au mille. John Bedell et Tom Grady, Lester Wilson et George Leander, de Chicago, sont aussi des coureurs peu communs, qui causeront des surprises aux étoiles de première grandeur.

Tous les amateurs de bicyclette se souviennent qu'une des grandes objections contre l'usage des moteurs comme machine à entraîner, était, qu'évenant une chute, le danger était encore plus grand par le fait que les pédales des moteurs continuaient à tourner. On a découvert un moyen très pratique pour éliminer ce danger. L'homme d'arrière porte autour du cou une corde attachée à la cheville, qui établit le circuit dans la batterie électrique. Advenant une chute, le coureur d'arrière se trouve à arracher cette cheville. Le circuit étant interrompu, le moteur cesse de fonctionner et les pédales arrêtent en touchant terre. Par ce moyen, non seulement les coureurs sont moins exposés à de cruelles blessures, mais les moteurs souffrent moins de dommages, et les frais de réparations sont moins élevés.

Les critiques américains ne tarissent pas d'éloges sur les prouesses accomplies par Champion, le coureur français. Non seulement il a gagné un

grand nombre de courses, mais il a établi de nouveaux records pour toute distance de un à dix milles.

Quelques-uns de ces records sont réellement extraordinaires ; qu'on en juge par les suivants :

1 mille en 1.18 2-5.

5 milles en 6.43, et

10 milles en 13.52 2-5.

Et encore, il est plus que probable que ces records seront abaissés avant la fin de la saison, car les précédents ont été établis en course contre adversaires, où le danger d'accidents est beaucoup plus grand que dans de simples essais contre le temps.

Champion déclare qu'avant longtemps, Joe Nelson, le jeune frère de John Nelson, que nos amateurs ont tant applaudi à Queen's Park, sera la perle des coureurs de distance moyenne. Ce n'est pas souvent que l'on voit un coureur juger un adversaire aussi impartialement, et l'appréciation fait honneur au coureur français.

CROQUET

Dimanche, le 13 dernier, les clubs de croquet St Georges et St Jean-Baptiste, de la ligue de St Jérôme, se sont mesurés sur le terrain du club St Jean-Baptiste.

La deuxième et la quatrième parties ont été faites en coups magnifiques.

Voici le score détaillé :

PREMIERE.

St Jean-Baptiste
Wilfrid Pépin,
Napoléon Pépin,

St Georges.

Dr D. Longpré,
Louis Labelle.

St Jean-Baptiste gagne. Temps, 45 min.

DEUXIEME.

St Jean-Baptiste
Omer Pépin,
Herm. Giroux,

St Georges.

M. Dufresne,
N. G. Martin.

St Jean-Baptiste gagne. Temps, 21 min.

TROISIEME.

Wilfrid Rhéaume,
Jean Rolland,

St Georges.

Urie Leroux,
J. B. Décarv.

St Jean-Baptiste gagne. Temps, 49 min.

QUATRIEME.

Pierre Lauzon,
Rodolphe Pépin,

St Georges.

Emile Beauchamp,
J. V. Fortier.

St Georges gagne. Temps, 26 min.

CINQUIEME.

G. Deslauriers,
Rodolphe Pépin,

St Georges.

Henri Denis,
T. Désormeaux.

St Jean-Baptiste gagne. Temps, 42 min.

CAPITAINES :

H. Giroux pour les St Jean-Baptiste, et J. B. Henry pour les St Georges.

LA NAGE

E. C. Schaeffer vient de créer une grosse sensation chez les amateurs de natation, en établissant six nouveaux records aux courses qui ont eu lieu à Trovers Island, N. Y., la semaine dernière. Ces courses étaient pour les championnats américains.

Schaeffer prit part à deux courses et les gagna aisément. Dans la première, de 220 verges, Schaeffer, anticipant une lutte ardue de la part d'un de ses rivaux, Wenck, du N. Y. A. C., partit à toute vitesse et nagea 110 verges en une minute et 19 3-5 secondes, abaissant l'ancien record, qui était de 1.22 2-5, par H. Reeder.

Les 220 verges furent parcourues en 2.58 4-5.

Dans la deuxième course, 880 verges, Schaeffer donna la plus belle exhibition de natation qui se soit vue en Amérique. Il commença à battre les anciens records, à partir de 330 verges, qu'il parcourut en 4.53 4-5. Le record était de 5.03 3-5.

550 verges furent atteintes en 8.21 3-5, le vieux record étant 8.49 1-5.

660 verges furent parcourues en 10.04 4-5, le record précédent étant 10.37 4-5. Schaeffer nagea les 770 verges en 11.51 3-5, le meilleur record établi étant 12.27 3-5. Enfin, Schaeffer finit les 880

Quand il abandonna, il y a plusieurs années, il avait à son actif le record du monde, 47 pieds. C'est encore le record américain. Mais ce record vient d'être battu par un géant irlandais, Dennis Horgan, qui a lancé le poids de 16 livres à 48 pieds et 2 pouces.

Ceci a fouetté le sang de Gray, et il a recommencé à s'entraîner depuis plusieurs mois, à sa résidence, à Coldwater, Ont.

On dit que, dans ses pratiques, Gray a souvent lancé le petit boulet à 49 pieds. Gray fera sa première réapparition au championnat national américain, en octobre. Il n'y a aucun doute qu'il portera encore les couleurs du New-York A. C. Pourquoi ne porterait-il pas les couleurs canadiennes ? L'une de nos grandes associations devrait se faire un point d'honneur de se faire représenter par un pareil athlète.

BILLARD

Joe Carney, un des billardistes qui ont pris part au dernier tournoi, à Minnéapolis, pour le championnat du Minnesota, vient d'essayer une autre défaite, à Fargo, N. D. Son adversaire était Chs Peterson, de Fargo, qui gagna par 300 à 280, avec une moyenne de 8½.

Les plus fortes séries ont été de 52, 39 et 33 pour le vainqueur, et celles du vaincu, de 26, 22 et 20.

N'est-il pas curieux de voir qu'avec d'aussi petites séries, la moyenne soit aussi forte. Carney n'a fait qu'une fois 25, et que trois fois au-dessus de 20, et sa moyenne dépasse 8.

On annonce aujourd'hui que si Hatley n'a pas qu'il était champion de plusieurs Etats : Wisconsin, Minnesota, North Dakota, Montana et Idaho, et qu'en conséquence, il ne pouvait entrer dans un tournoi pour le championnat d'un seul de ces Etats.

Ceci est une théorie qui n'a pas sa raison d'être, à moins d'exceptions, et elle n'a pas été mise en pratique par des joueurs comme Vignaux, Garnier, Sexton et Schaefer, qui, bien que champions du monde, ont souvent pris part à des tournois de moindre importance. La raison donnée par Hatley que Schaefer, champion du monde, n'entrerait pas dans un tournoi pour le championnat de l'Illinois, quoique résidant à Chicago, n'a pas beaucoup de valeur. A moins qu'un Vignaux ou un Slosson résideraient aussi à Chicago ou dans une autre ville de l'Illinois, le fait de gagner un tournoi dans cet état n'ajouterait rien à la renommée de Schaefer, et il n'y aurait pas de raison pour lui de prendre part à pareille joute. Mais les joueurs qui ont pris part au tournoi de Minnéapolis étaient de force à donner un nouveau lustre à Hatley, s'il en avait triomphé. Une autre raison qui aurait dû faire jouer Hatley était la rondeur de la bourse offerte. Espérons que, pour régler ce différend, Hatley et Ferris en viendront aux prises.

Le tournoi d'amateurs aux salles de Foley, à Chicago, tire à sa fin, et est de plus en plus intéressant.

Voici la position des joueurs :

	P. G.	P. P.	Série.	M.M.
Rein, 250	5	2	45	7.67
Harris, 210	3	4	36	5.75
Brown, 210	5	3	39	5.25
Kent, 210	5	2	41	5.75
Miller, 150	6	2	26	4.33
McKay, 150	3	6	25	2.50
Adair, 150	3	5	22	4.25
Jenkins, 140	5	4	22	2.33
Kober, 140	0	8	20	?
Hale, 140	5	3	36	3.30

OHE, LES SPORTS !

Tous nos sports sont invités à collaborer à cette page. L'ALBUM recevra avec plaisir toute communication concernant défis, matches, parties, records, pedigrees, etc. Les photographies seront retournées par nous parfaitement intactes. Adressez : Rédacteur du Sport, "Album Universel", Boite postale 758, Montréal.



LE DUC DE CONNAUGHT

Frère du roi Edouard, qui a patronné les rencontres de boxe pendant les fêtes du couronnement

ATHLETISME

Notre Canadien, Geo. R. Gray, qui, sous les couleurs du New-York A. C., avait établi le record du monde pour lancer le poids de 16 livres, a l'intention, paraît-il, de revenir dans l'arène.



PRET AU COMBAT

Un COQ "game" de Montréal qu'un amateur de Montréal est prêt à mesurer contre tout venant pour un enjeu de \$150

TABLEAU D'HONNEUR

DES BELLES ACTIONS

Recueillies chaque semaine dans tous les domaines de la vie nationale au Canada et aux Etats-Unis.

Vendredi matin, le 11 courant, vers 9 heures de l'avant-midi, un petit garçon de 15 ans, nommé Elzéar Robillard, employé comme messenger depuis une semaine, à l'imprimerie Perrault, s'en allait porter un télégramme à la Compagnie de Télégraphe du Pacifique Canadien, rue Saint-François-Xavier. Rendu sur la rue Saint-François-Xavier, entre les rues St Jacques et Notre-Dame, sur le trottoir du côté est, il aperçut un morceau de papier qui touchait quelque peu à l'eau de la rue et qui lui semblait être de quelque valeur. Comme il marchait vite, il passa tout droit. Cependant, il n'avait pas fait dix pas qu'il eut le regret d'avoir passé outre. Il revint sur ses pas et ramassa le morceau de papier.

Il lut d'abord : "Merchant's Bank of Canada" et remit le papier dans sa poche sans regarder davantage. Plus loin, voyant qu'il n'y avait personne autour de lui, il l'examina soigneusement et vit que le chiffon n'était ni plus ni moins qu'un chèque en bonne et due forme, et que le montant en était de \$18,725.63.

Il n'en croyait pas ses yeux. Il regarda de nouveau : c'était pourtant bien cela. Le chèque était payable à l'ordre de John Low, assistant-secrétaire, trésorier de la Bourse de

Montréal, et était signé par MM. Riddell et Common, comptables, édifice de la Banque des Marchands.

Il remit soigneusement le chèque dans sa poche, continua à faire ses commissions durant toute la journée, puis, le

soir, courut bien vite chez lui, au No 141 rue St Gabriel, village Tirocot, pour montrer sa trouvaille à ses parents.

Son père, Elzéar Robillard, tabacconiste, à l'emploi de M. McDonald, rue Ontario, crut d'abord que le chèque n'était pas bon, attendu qu'il n'était pas endossé. Le petit messenger s'enquit partout où il le put pour savoir à qui remettre l'objet. On lui conseilla d'aller porter le chèque à M. John Low, 11 rue St Sacrement.

Samedi matin, il obtint un congé de son contremaître, M. Vigeant, qui l'envoya chez M. John Low. Il trouva fermé le bureau de celui-ci. Il attendit donc au lundi.

Durant ce temps, le bruit de cette trouvaille se répandait comme une traînée de poudre et agitait fort les esprits. Seul le petit Robillard resta tranquille et attendit au lundi. Lundi, il retourna au bureau de M. Low. Celui-ci étant absent, il ne voulut pas confier la chose au commis, et, sur le conseil de M. Vigeant, alla voir M. Riddell, dans l'édifice de la Merchant's Bank of Canada.

Celui-ci reconnut immédiatement le chèque comme étant celui qu'il avait perdu vendredi dernier. Pour récompenser de son honnêteté le petit messenger, qui lui avait

épargné la perte de \$18,725.63, M. Riddell a cru convenable de donner au jeune Elzéar Robillard un billet de banque de \$5. C'est avec plaisir que nous rapportons ce trait d'honnêteté et nous en félicitons sincèrement l'auteur.



Les belles actions de la vie ordinaire sont aussi efficaces que l'héroïsme pour entraîner les sociétés vers le beau, vers le bien. Voilà pourquoi l'ALBUM UNIVERSEL a institué le présent Tableau d'Honneur. Dans cette œuvre qu'il considère aussi pratique dans sa forme qu'idéaliste en son principe, il a lieu de compter sur le concours zélé et soutenu de tous ceux qui s'intéressent à l'avancement intellectuel et matériel de la nation.

Qu'on lui communique de tous les coins du pays les belles actions mises au crédit de tel ou tel de nos concitoyens, hommes ou femmes, vieillards ou enfants, et l'ALBUM non-seulement les enregistrera dans son Tableau d'Honneur de chaque semaine, mais il les illustrera au besoin. Qu'on se le dise!

SON PERE ETAIT UN IVROGNE

Une courageuse jeune fille prend sur elle de guerir son pere des habitudes d'ivrognerie

L'HISTOIRE DE SON SUCCES



Une partie de sa lettre se lit comme suit : "Mon père m'avait souvent promis de cesser de boire, il tenait sa parole pendant quelque temps, puis s'y remettait plus tortement que jamais. Un jour, après une terrible bamboche, il nous dit : 'Il n'y rien à y faire; je ne puis arrêter de boire.' Il nous sembla que nos cœurs allaient se pétrifier et nous décidâmes d'essayer la Tasteless Samaria Prescription dont les journaux nous avaient parlé. Le remède lui fut donné tout à fait hors de sa connaissance, dans son thé, café, ses aliments, avec régularité, selon la direction, et il ne sut jamais qu'il le prenait. Un paquet suffit à lui enlever tout désir pour l'alcool et aujourd'hui il dit qu'il est désagréable. Sa santé et son appétit se sont considérablement améliorés et personne ne te prendrait pour le même homme. Il y a, aujourd'hui, quinze mois d'écoulés depuis que nous lui avons fait prendre le remède et c'est notre certitude que le changement est pour tout de bon. Veuillez m'envoyer une de vos petites brochures, vu que je veux la donner à une amie."

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

Prof. LAVOIE

PERRUQUES
ET TOUPETS

Pour

DAMES ET
MESSIEURS

Une spécialité :
Cheveux teints
de toutes les couleurs.
Coiffures
pour les bals et les soirées.



SERVEZ-VOUS DU

"Secret de la Beauté"

du Prof. LAVOIE pour embellir le Teint,
Santé et Beauté pour la Peau.

1656 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL

W. H. D. YOUNG

L. D. S., D. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1694 rue Notre-Dame, Montréal

TÉL. MAIN 2515.

Naïveté d'enfant.

On annonce à Lili qu'elle a une petite soeur.

— Quel bonheur ! s'écrie-t-elle.

Et, se tournant vers le porteur de la bonne nouvelle :

— Maman le sait ?

LE COUP DU TÉLÉGRAPHE



— Où allez-vous donc, mon brave homme ?

— Je m'en vas à la gare expédier des souliers et une bouteille à mon fils qu'est au régiment.

— Mais, par le télégraphe, ça irait plus vite et ça ne vous coûterait rien.



— C'est y seulement ben vrai ??

— Mais oui ! Tenez, pour vous obliger, je vais grimper les accrocher aux fils télégraphiques.

— Là... eh bien, maintenant, pour que ça parte, vous n'avez qu'à vous rendre au village, vous ferez trois fois le tour de l'église en disant :



"Partez souliers, partez bouteille" et quand vous reviendrez ça sera fait. (Le brave homme part.)

— Et maintenant, mon bonhomme, Bibi va s'offrir ta bouteille de vin... et laisser ses vieux souliers à la place des tiens.



— Ah ! par exemple, ça c'est admirable ! Quelle belle invention que le télégraphe ! Non seulement mon fils a reçu le colis, bu la bouteille de vin, mais il me renvoie encore ses vieux souliers et la bouteille vide... Tout ça sans que ça me coûte rien !...



— Ah oui, ma fille, allez, m'sieu l'architecte, c'est bien un saint homme : il a "édifié" toute la maison.

VARIÉTÉS

Madame. — Comment Clémence, vous voulez me quitter. De quoi vous plaignez-vous ? Je fais toujours, moi-même, la moitié de votre ouvrage.

Clémence. — Ben oui ! mais là, sincèrement... je ne suis pas du tout satisfaite du travail de madame !

— Si je vous disais que vous êtes un voleur, vous me traduiriez en police correctionnelle, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Et si je le pensais ?

— Je ne pourrais rien contre vous.

— Eh bien, je le pense !

Un client demande du fromage. On lui sert du Brie. Il le flaire, puis d'un air désappointé :

— Ce Brie ne me dit rien de bon !

Le garçon, vexé. — Mais, monsieur, il ne peut pourtant pas vous réciter des vers décadents.

A l'Opéra, l'autre soir, un Américain, une gigantesque lorgnette à la main, lorgnait le merveilleux collier de brillants d'une jeune femme déplorablement maigre :

— Vous admirez la rivière ? lui demande son voisin.

— Oui, répondit l'autre froidement. Elle me rappelle le Rio de La Plata !...

Un créancier vient réclamer son argent chez M. Prodigne. Celui-ci le reçoit très poliment et tâche de détourner la conversation par des amabilités.

— Enchanté de vous voir, laissez-moi vous faire les honneurs de la maison. Venez par ici. Vous voyez, là-bas, dans le jardin, cet enfant : "C'est mon petit Toto." Et cet automobile devant la porte : "C'est mon petit auto".

Le créancier (tirant ses notes). — Très bien, très bien ! mais à mon tour, permettez que je vous présente "mes petits totaux."

PAS D'EXCUSE

Pourquoi laisser souffrir cet enfant de l'affreuse coqueluche quand un peu de BAUME RHUMAL le soulagerait ?

J. BRUNET

Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.

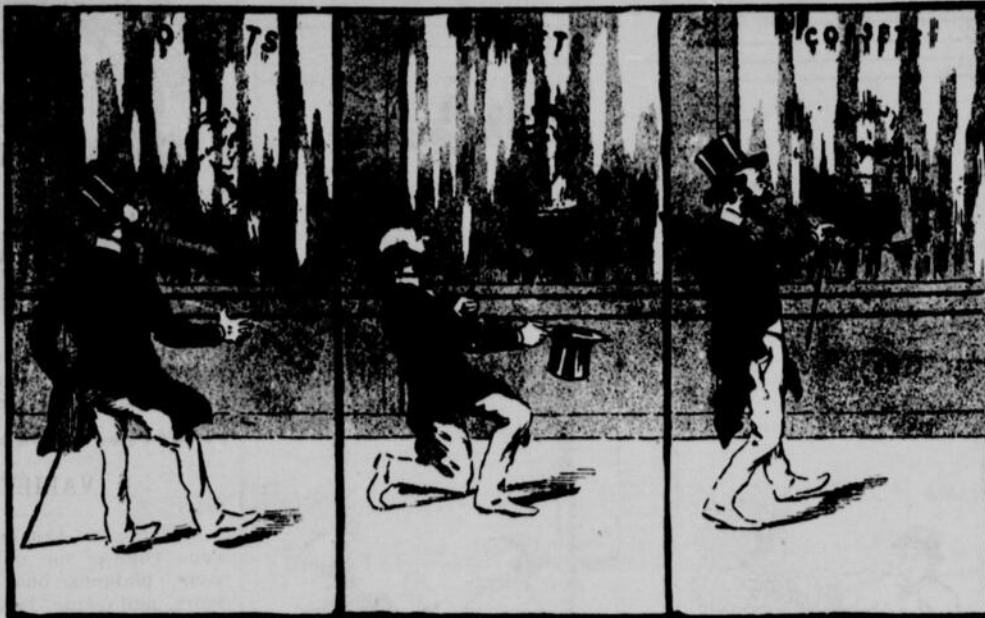
Bureau et Atelier: Côtes des Neiges

MONTREAL

Téléphone Bell Up 1466.

Connection gratuite pour Montréal.

L'ERREUR DE CHOPINARD



1. — Crédié ! la belle femme !

2. — O toi, chaste fille d'Aphrodite, dalgne accepter mon coeur avec moi castrisol...

3. — Pimbèche, va !

UN RÊVE DE BONHEUR



La belle-mère. — Je voudrais être nuage, courir le monde et...
Le gendre, à part. — Et ne jamais crever.



—Mais si, patron, puisque j'vous dis qu'j'ai faim !
—Mais non, mon ami, inutile d'aller dîner : qui dore d'ne.



—Dites-moi, mon ami, ce que c'est que le fatalisme.
—Le "fatal isthme" ? Papa dit que c'est l'isthme de Panama.



Deux heures après, au Café du Globe Rouge :

Mme Durapiat. — Tu sors ! c'est un peu fort, tu vas encore perdre ton argent au café en jouant aux cartes !
M. Durapiat. — Mais non ! bobonne, je t'assure, j'ai rendez-vous avec des amis au café, pour causer art et littérature.

Mme Durapiat. — Je t'y pince à jouer à la manille, la voilà donc ta littérature... Mais je vois que tu as la manille et le manillon d'autout finis d'abord le coup, je te causerai après.

FATAL DILEMME



—Ah ! tu ne veux pas répondre, petit garnement !



—Ah ! tu réponds, vilain répondeur !

L'assaisonnement

Des Langues en Canistres "Lunch Tongue" de Clark ne laisse rien à désirer, même pour les plus difficiles. Mais voyez à ce qu'on vous donne la marque.

CLARK Les Fèves au Lard de CLARK sont délicieuses

WM. CLARK, MFR., MONTREAL 12-26

VARIÉTÉS

Un croquis d'Henriot représente deux électeurs lisant leur journal :
—Ton candidat ? c'est une fripouille.
—Le tien est un scélérat.
—C'est curieux, v'là que nos deux journaux sont d'accord !

Mme X..., qui parle beaucoup trop, se défendait contre le reproche d'indiscrétion que lui adressait son mari.
—Moi, bavarde ; moi, indiscrète ! par exemple ! Ce qui m'entre par une oreille me sort immédiatement...
—Par la bouche, interrompt le mari.

SOMMEIL PAISIBLE
La toux vous empêche de dormir : avec une dose de BAUMERHUMAL avant de vous coucher vous dormirez paisiblement.

Monsieur à son domestique :
—Jean, qu'est-ce donc que ces cris que j'entends depuis une demi-heure dans le salon ?
—Oh ! monsieur, ça doit être madame qui est en train de chanter, ou le chien et le chat qui se battent !

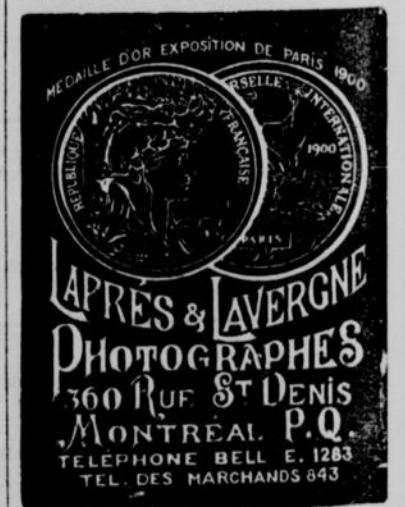
LE MAGNIFIQUE BUSTE

Notre méthode de traitement pour développer le buste sera envoyée dans une enveloppe ordinaire cachetée, sur réception de 4c en timbres.
MODERN TOILET CO. Toronto.
10-n

EPILEPSIE arrêtée graduellement et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St Guy, débilité, faiblesse, TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2 GRATIS, par l'entremise de l'agence du Canada, M. J. HARTE, 178 rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.
Consultation personnelle ou par poste.
Ecrire à Dr R. H. KLINE, Ltd.
911, Arch St., Philadelphie, Pa., Fondée en 1871.
10-n

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712-RUE SAINTE-CATHERINE-1712
Importateurs d'articles de fantaisie, jouets, etc. Un grand choix de Go-Carts et voitures pour enfants depuis \$1.25 jusqu'à \$15.00. Express, Vélo-pédales, Tricycles pour fillettes, Brouettes en fer et en bois, Hamacs de 45c à \$3.00, Outils pour jardinage, Articles de sports tels que Base-Ball, Bois, Mitaines, Crosses, Balles à jouer, Paniers, Filets à poissons, Drapeaux, Lanternes Chinoises et Vélo-lanternes. Aussi un grand choix de Cartes postales illustrées de Montréal, des Etats-Unis et de tous les pays du monde.



GLOUTON, par G. RI.



—C'est dégoûtant, il n'y a qu'une heure que je mange et je n'ai déjà plus faim. Garçon ! une absinthe.



—C'est dégoûtant, c'que tu fais là; tu profites de ce que je suis sourd-muet pour me débîner auprès des passants.



UN RUDE MÉTIER, par G. RI.

—Comment, vous mendiez, même la nuit.
—Qu'est-ce que vous voulez, bourgeois, quand on est courageux, on travaille nuit et jour.



—Sais-tu quels sont les gens le plus habiles dans l'eau ?
—Les sergents de ville.
—Parce qu'ils s'habillent en agents.

CORSINE



MADAME L. THORA

Developpant la FORME et le BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le Systeme Francais de Developpement du Buste inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inegalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits resultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO ONT

UN CAS D'APPENDICITE



— Voyons, docteur, dites-moi franchement ce que vous en pensez ?
— Ma foi, il faudra vous soigner, car je vois que vous avez là peint dix sites ! (l'appendicite)

A la campagne.
Guibollard accourt, tout effaré, à la ferme :

—Venez vite, s'écrie-t-il, Jacques est tombé dans un fossé... Il en a jusqu'à la cheville.

—Jusqu'à la cheville, dit le maître, ce n'est rien.

—Oui, mais j'oubliais de vous dire qu'il est tombé la tête la première !

Gaétan s'est fait présenter, à fin de conjugo, dans une famille posédant, lui avait-on dit, des jeunes filles charmantes.

On lui demande son impression.

—Mais ces demoiselles sont affreusement maigres !

—Vous exagérez. Elles ont des tailles de guêpe.

—Justement. Dans quel guêpier me suis-je fourré !

On parlait, un jour, devant Balzac, d'un projet de statue qu'on pourrait lui élever.

—Eh ! combien coûtera-t-elle ? demanda-t-il.

—Environ vingt mille francs.

—Eh bien ! répartit Balzac, qui, à ce moment, n'était guère fortuné, donnez-m'en dix mille et je monterai sur le piédestal.

Z..., candidat aux élections, lit à sa femme un discours qu'il vient de préparer.

—M'écoutes-tu ?

—Oui, certes.

—Mais tu bâilles continuellement.

—C'est bien la preuve que je t'écoute !

VARIÉTÉS

Un pochard va trouver un avocat pour le consulter au sujet d'un procès qu'on veut lui intenter.

L'homme de loi l'interroge, tout en prenant des notes.

—Quel est votre domicile ? lui demande-t-il.

—Là oùsque je demeure ?

—Vous pouvez avoir un domicile dans un autre lieu que celui où vous habitez, explique l'avocat... Le domicile est l'endroit où on a son principal établissement.

—Alors, répond le brave homme, mettez chez le marchand de vin du coin.



L'Etranger. — Comment s'appellent les gâteaux que vend ce marchand ?

La Parisienne. — Je ne me rappelle pas, j'ai des oublis ; demandez au marchand.



L'Etranger. — Dites-moi ce que vous avez dans votre boîte ?

Le Marchand. — J'ai des oublies.

R·I·P·A·N·S

Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Table R·I·P·A·N·S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq cents suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents en contient assez pour un an. 12 n



BABY'S OWN SOAP

est chez les enfants une sauvegarde contre toutes les maladies de la peau. Il nettoie, adoucit et prévient toutes les encorcrations et plaies.

Il est aussi bon pour les vieux que pour les jeunes.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL

BREVETS D'INVENTION

CANADA
ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

Ingénieurs Civils et Arpenteurs
107 Rue Saint-Jacques, MONTREAL

Le financier Z..., riche à millions, disait, hier, à un de nos confrères qui a plus d'esprit que de fortune :
—Quand j'ai commencé les affaires, monsieur, je n'avais rien.

—Mais ceux avec qui vous les avez faites avaient alors quelque chose ?

La beauté plaît ; l'esprit amuse ; la sensibilité passionne ; la bonté seule attache. — La Rochefoucauld.

LE CHOIX A FAIRE

Pour guérir le rhume, en général, les affections de la gorge et des poumons, le seul remède réellement efficace est le BAUME RHUMAL.

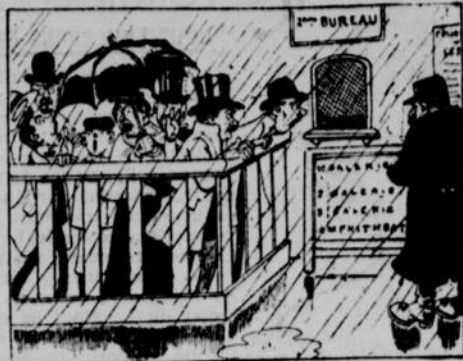


L'Etranger. — Impossible d'être renseigné, car, chose extraordinaire, le marchand a lui-même des oublis.

LES THEATRES



Le directeur — Il est incroyable que le public ne vienne pas plus nombreux au théâtre, c'est un si bel art, et nous avons tout fait pour en faciliter la jouissance au public.



—Pour permettre aux spectateurs d'avoir de bonnes places, nous avons établi des barrières, car ils aiment à faire queue.



—Comme aux places bon marché on ne voit rien, nous avons créé des inspecteurs spéciaux qui, en échange d'un fort supplément, vous donnent de meilleures places.



—Comme il y a des gens qui arrivent toujours en retard, nous avons la délicate attention de donner les trois-quarts de nos places à des marchands de billets qui sont comme les anges sauveurs de ces retardataires.



—Afin que le public ne soit pas embarrassé de ses vêtements, nous avons établi les ouvreuses, d'une utilité incontestable pour le théâtre.



—Le léger droit perçu par l'assistance publique est une occasion donnée au public de faire le bien tout en m'amusant, ce qui est un charme de plus.



—Quant aux incendies, les précautions sont prises; nous avons mis une porte, ce qui fait que la sortie des spectateurs pourrait s'opérer en moins d'une demi-heure sans l'affolement ridicule et incompréhensible qui s'empare d'eux dans ces moments-là.



—Pour faciliter le retour, la Compagnie des Omnibus nous a accordé de retarder sa dernière voiture.



—Et enfin, nous avons obtenu un arrêt de la Préfecture qui force à laisser le gaz allumé jusqu'à onze heures, de sorte que ceux qui ne se cassent pas les jambes dans l'escalier et ne sont pas assaillis dans l'obscurité par un malfaiteur, se retrouvent chez eux sains et saufs.



—Bref, nous avons tout fait pour satisfaire le public à tous les points de vue : agrément, commodité, sécurité. Nous avons fait du théâtre le meilleure passe-temps à bon marché, et nous ne sommes pas récompensés de nos efforts.

La décoration de 50 ans de service.
—Quels sont nos titres à la décoration ouvrière ?
—Cinquante ans concierge. Jamais aucune discussion avec les locataires.
—Il faudra en amener quelques-uns pour témoigner...
—Impossible ! je suis concierge au cimetière !

Un bon vivant de province, venu pour quelques jours à Paris, rencontre un ancien camarade à qui la science et la littérature n'ont pas procuré de substantiels repas, et il l'amène dîner dans un grand restaurant.

—Ah ! ça mais, lui dit-il, tu parais rassasié avec rien ; tu ne sais pas mieux que ça manger et boire ?
—On ne m'a pas encore assez appris ?...

Gare !
Un mot de bébé, que sa grand'mère menaçait de priver d'étrennes, s'il n'était pas plus sage.
—Parce que, lui dit-elle, il y a un petit oiseau qui raconte tout aux grand'mamans, et il m'a dit que, la semaine passée, on avait fait de grosses sottises...
—Oh ! répliqua le bébé dépité, le vilain petit oiseau.

Puis après réflexion :
—Mais si jamais je l'attrape, va, je le ferai cuire !



PRINCIPE D'ORIENTATION

L'adjudant — C'est bien simple : le zénith, c'est ça qu'est tout médiatement au-dessus de vous, et l'antipode, ça qu'est tout médiatement en-dessous. Bidoche, où qu'il est l'zénith du cabo qu'est là ?
Bidoche — Son zénith, c'est l'argent, et s' n' antipode, c'est moué, soldat de première classe.

VARIÉTÉS

Joli mot d'enfant.
La maman, très sévère. — Voici des confitures, mademoiselle. Que diriez-vous, si vous aviez une petite fille aussi vilaine que vous ? Lui donneriez-vous des confitures ?
La petite fille. — Je lui dirais : "Je vais t'en donner pour aujourd'hui ; mais la prochaine fois, prends garde !"